

BULLETIN
TRIMESTRIEL
DE LA SOCIÉTÉ
DES SCIENCES,
Arts et Belles-Lettres
DU DÉPARTEMENT DU VAR, SÉANT A TOULON,
ET DE LA SOCIÉTÉ
D'AGRICULTURE ET DE COMMERCE
DU DÉPARTEMENT DU VAR,
SÉANT A DRAGUIGNAN.

SPARSA COLLIGO.

Hic labor ; hinc laudem fortes sperate coloni.
VIRG. GEORG. III.

Première Année.

N° 5.



TOULON,
IMPRIMERIE DE J. M. BAUME,
PLACE D'ARMES.

1833.

TABLE DES MATIÈRES.

SCIENCES MORALES.

ESSAI sur l'Entendement Humain , par M. Laure ,
membre de la société , p. 345

RAPPORT sur la Sténographie Vidal , par M. Dozoul ,
membre de la société , 355

SCIENCES PHYSIQUES.

RAPPORT d'une commission sur l'ouvrage de M.
Loiseleur Deslongchanips , intitulé : *Mûriers et
vers à Soie* , par M. Ferrat , membre de la
société , 369

MÉMOIRE sur la Compression dans les phlegmasies
idiopathiques de la Peau , par M. Taxil , secrétaire
de la société. 393

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

L'Officier d'Artillerie devenu Campagnard , par M.
Curel , membre de la société , 419

Derniers moments d'un Athée , par M. H. Garnier ,
membre de la société. 435

Lénitza , par M. Pradier , membre de la société , 439
La mélancolie , par M. l'Abbé Terrien , membre
associé de la société , 445

Le noyé , par le même. 446

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Fragmens de Schiller , traduits de l'allemand pour
la première fois par M. Ricard , vice-secrétaire
de la société , 449

Traduction de quelques extraits de l'ouvrage de
Fielding , intitulé : *Histoire de Tom-Jones* , par
M. Jacquinet. 459

SCIENCES MORALES.



SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN,

PAR M. LAURE,

Docteur en médecine, membre de la société royale de médecine
de Marseille, et de la société des sciences etc.
de Toulon.

Un profond respect pour les choses sacrées et les anciennes a long-temps arrêté la vérité dans sa marche. Le doute philosophique s'élevant enfin sur les débris d'une foi sans bornes, porta l'homme à percer les mystères de la nature ; il lui révéla la puissance de son entendement et le rendit observateur. Mais, il faut l'avouer en rougissant, la clarté la plus pure ne frappe pas tous les yeux, une multitude ignorante échappe souvent aux bienfaits de la civilisation ; elle passe à côté de son institutrice, la méconnaît et va s'asseoir entre l'erreur et le préjugé ; incapable de sentir sa position, d'améliorer son existence, elle refuse constamment les secours qui lui sont offerts ; un abîme de malheurs s'ouvre sous ses pas, elle s'y précipite, agitée par des convulsions nées de sa paresse. Quelquefois, interprétant maladroitement les efforts du génie, elle les emploie comme un

instrument de discorde et de guerre. Est-ce ainsi que doivent agir les membres de la société universelle ? Est-il bien glorieux de les voir acharnés contre celui qui , plein de zèle et d'amour , leur montre une route nouvelle ? Hâtons-nous de jeter un voile d'oubli sur ces odieux égaremens et soyons convaincus qu'une félicité parfaite est le prix de la haute vertu , du talent éminent et d'une noble résignation.

Si , d'après la remarque judicieuse de l'auteur des *Provinciales* , nos idées sont la continuation de la pensée du premier habitant de la terre , il est certain que chacun concourt à grossir les trésors de l'intelligence , trésors plus précieux que les flots du pactole.

Désirant être clair sur cette matière , je vais examiner rapidement comment l'entendement étend son domaine par l'impulsion de l'exemple , par les circonstances imprévues ou le hasard , et par de favorables dispositions organiques , ou mieux l'arrangement exact des molécules cérébrales.

§ I. Pour imiter , il faut vouloir. La volonté est l'attribut de la vie ; elle a tant d'empire sur nous qu'elle nous conduit au delà de toute espérance. C'est en volant sur les traces des Gaulois leurs aïeuls , que les Français guidés par un grand capitaine firent une ample moisson de lauriers. Un seul genre d'illustration ne suffisait pas à l'impétuosité des favoris de Mars. Le Dieu de l'éloquence leur sourit. Il se présente à leur imagination , entouré de Socrate , de Phocion , de Démosthène et

de Cicéron. Aussitôt le fameux député de la Vendée, le cygne de l'Aisne, le Cormenin de la Sarthe et le brillant improvisateur de la Gironde déploient à la tribune législative les ressources d'une vaste érudition, y sèment de fleurs les champs les plus arides et surpassent les modèles de l'art oratoire. Le souvenir de la célébrité de Voltaire excite fortement l'esprit bouillonnant de Rousseau. Le vieillard de Ferney ne cesse de parler avec vénération de Newton et de Montesquieu. A quinze ans, Baudelocque dit à ses camarades, je veux être le premier accoucheur de la capitale ; il le fut en dépit d'Herbiniaux, et ses principes sur l'obstétrique sont encore le meilleur traité que nous posséions. Béclard brûle de se placer près de Bichat. Un général obtient le diplôme de docteur en médecine à l'âge de 45 ans. C'est à cette époque de la maturité que notre grand maître en chirurgie et en anatomie apprend la langue latine. Chacun de nous se souvient de l'assiduité d'un estimable concitoyen septuagénaire au cours de philosophie du collège. C'est ce principe d'émulation qui ouvrit la carrière des sciences à l'un de nos collègues. Il s'y distingua par des productions importantes et dans la dernière séance publique, ses belles considérations sur la vie lui valurent d'honorables suffrages.

Entraînés par l'exemple et à des périodes critiques, les individus éclairés, avides de perfections, cherchent à saper les fondemens mal assurés. Je cite quelques faits. Le Jésuitisme est attaqué, ébranlé et vaincu, le saint-simonisme

monte sur la brèche, revêtu d'une armure inoffensive. Son étendard est celui de la paix : son cri est l'expression de la douleur générale. Un moment, il paraît sûr de la victoire. Le phalangétisme aidé de la vigilante magistrature le poursuit et le renverse. Il se relève, panse sa blessure et vient dans la cité de la misère durcir ses mains au travail comme le peuple et partager avec lui le pain arrosé de sueurs.

Ces tiraillements, ces secousses de secte opèrent des effets merveilleux. Ils donnent l'essor au génie, retrémpe les âmes faibles et communes. Ils remuent les entrailles de l'humanité qui progresse vers le bien. Ce mouvement ascensionnel n'est remarqué qu'après un examen réfléchi. La jeunesse, saisie à l'improviste parce qu'elle est dépourvue du bouclier de l'expérience, se tord à l'aspect d'une théorie nouvelle, demeure muette d'étonnement et d'admiration, reçoit sans coup férir les traits de son enchanteresse. Bientôt, martyrisée par ce combat inégal, elle succombe et conserve une attitude de mort jusqu'à ce que le temps l'ait réchauffée de son haleine inspiratrice.

§ II. Le hasard, répète-t-on, est la source des découvertes les plus intéressantes. Les têtes fortes, énergiques abondent au milieu des circonstances imprévues et des événemens extraordinaires. Ces conjectures méritent une réfutation. Ce n'est point à l'hippopotame qu'il faut attribuer l'invention de la saignée. Pourquoi ne supposerait-on pas que nous avons été doués, dans tous les

siècles , de la faculté d'observer et qu'une simple méditation sur la cause de la longévité des femmes nous a portés à inciser les veines pour entretenir la santé ? qui a transmis à nos rejetons l'habitude d'irriter les fosses nasales , afin de provoquer une hémorragie ? N'est-il pas permis de croire que nos besoins sont l'unique mobile de nos déterminations ? N'est-il pas facile de reconnaître qu'en explorant attentivement les agens physiques , nous nous rapprochons des corps qui flattent nos goûts et nos penchans ? Or, n'admettons point que nous avons été devancés dans la voie de l'hygiène et de la prophylaxie par des animaux dont toute l'adresse consistait à frotter leurs conjonctives enflammées contre les pointes des roseaux ou des joncs marins. Ne descendons point du premier degré de l'échelle des êtres. Ne souffrons pas même qu'on compare l'enfance à la virilité ; car celle-ci arrive seule par des contentions vives et soutenues de l'esprit aux sublimes conceptions systématiques , Le philosophe anglais qui a démontré si clairement les lois du monde et de la dynamique , n'eut pas besoin des jeux du jeune âge pour fabriquer un instrument d'optique. Jè le demande à la raison , où sont passés les enfans que Newton vit s'amuser avec des verres ? Leur compatriote Jenner cherchant un moyen préservatif de la petite vérole , le trouva dans le cowpox , maladie étrangère à notre espèce ; il consacra vingt années à des expériences avant d'annoncer l'efficacité de la vaccine. Presque en même temps que lui , Raibaud , chirurgien de Montpellier , opposait cette barrière salutaire à la

contagion varioleuse. Les hommes se rencontrent donc dans leurs investigations ; mais la postérité ne décerne pas à ses vrais bienfaiteurs une égale récompense. La mémoire du médecin d'outre-mer est en bénédiction parmi les nations civilisées , le nom de son modeste rival est à peine connu. Ne faudrait-il pas gémir sur un aveuglement qui déçoit à la fois l'injustice et la basse ineptie ? A l'aspect de cette désolante infirmité , ne renoncerait-on pas à l'utile commerce des lettres , si l'on n'était persuadé d'ailleurs que deux gouvernemens long-temps séparés sont enfin réunis par la main de la nécessité. C'est à cette loi que nous devons confier nos destinées. Ce n'est point le hasard qui nous dirige et nous grandit. Tout dépend de nos réflexions , de notre aptitude. Depuis que l'on a dit en latin *quærite, invenietis* : les cas fortuits sont tombés en discrédit. Il est impossible de prouver que certains individus soient transformés tout à coup en prodiges par le seul effet des circonstances imprévues ou par l'influence d'événemens importans. On présume avec plus de sagesse qu'il existe chez eux le germe des facultés les plus actives et que leur développement tient à un coup de fortune. Ce à quoi je pense davantage , c'est à la perfectibilité humaine. Nous nous sommes aperçus qu'en exerçant l'entendement d'une manière permanente et modérée , nous surmontons des obstacles qui paraissent infranchissables. Hé bien ! quand nous aurons senti que l'étude procure un inaltérable bonheur , nous ne nourrirons aucun projet de vengeance , nous serons à jamais déli-

vrés du démon de la jalousie, et le mot amitié deviendra le cri d'ordre et de ralliement,

§ III. A de favorables dispositions organiques, à l'arrangement symétrique des molécules cérébrales, j'ajoute l'intégrité des sens. Quoique nous soyons certains que Charlemagne avait le crane plat dans la région du vertex, et que Bichat lui-même offrait une inégalité des deux moitiés de la tête, cependant nous déclarons que pour remporter les palmes académiques, et imposer à l'opinion publique, il faut être né avec des conditions de structure nécessaires au libre exercice des fonctions de l'encéphale. La circonférence de la boîte osseuse représentée par une ligne qui s'étend de la protubérance occipitale externe passe sur les angles inférieurs du pariétal, au dessus de la fosse temporale, s'applique aux bosses coronales, croise les parties latérales opposées à la saillie d'où on la suppose partir, est de 581 millimètres chez les hommes capables de produire, et de 527 chez les femmes qui touchent à leur cinquième lustre. Ce cercle comprend un nombre déterminé d'organes susceptibles de manifester par l'acte de la pensée les impressions que leur ont transmis les appareils sensitifs, placés en dehors. Nous ne prétendons point, comme le père de la cranioscopie, que les individus idolâtrés du genre humain, à cause de leurs facultés puissantes, ont un front large et fortement bombé; nous ne soutenons pas après lui que ceux qui se distinguent par l'amonir des conquêtes, l'ambition de régner, l'instinct de la des-

truction, la vanité, la rage des combats, la cruauté, un penchant irrésistible pour le cynisme, ont le haut et le devant de la tête peu proéminens. N'a-t-on pas exagéré l'importance de ces caractères physiques ? N'ai-je pas le droit d'affirmer qu'ils sont dus soit à la quantité, soit à la rareté des cheveux ? Qu'un sujet convalescent d'une gastro-entéro-céphalite voie son derme épicranien se dégarnir antérieurement et dans une grande étendue, rompra-t-il le rang où le retenait une capacité ordinaire pour planer dans les régions supérieures du monde savant ? Qu'un autre chevelu jusqu'aux yeux, veuille parcourir la carrière des Lettres, l'empêchera-t-on d'exécuter son louable dessein, parce que son angle facial s'éloigne de la belle conformation ? Rien de plus absurde qu'une conséquence tirée d'un signe trompeur. Défions-nous aussi du langage séducteur de deux philosophes du dernier siècle. Le premier insinue que nous sommes tous composés des mêmes élémens et doués d'un moral identique ; le second atteste que les bornes de notre esprit ne sont pas plus connues que celles de l'univers. A Dieu ne plaise que j'affaiblisse les consolations puisées dans ces paroles encourageantes. Je désire qu'elles n'alimentent point une présomption naturelle et préjudiciable à notre entendement. Je m'explique : nous lisons continuellement et nous croyons savoir beaucoup ; nous nous abusons. Car ce n'est pas assez de promener ses regards sur des pages et de s'arrêter à des impressions fugitives, il convient de creuser l'ouvrage et de deviner le but de l'auteur. Qu'on

sache apprécier cet axiome : Les mots ne constituent pas les phrases , ils formeut encore moins le raisonnement qui dépend du rapprochement des idées et de leur liaison. A l'instant d'une lecture attentive , les molécules du cerveau subissent un déplacement causé par l'accumulation du fluide nerveux et par l'abord du sang artériel. Ainsi écartées , elles éprouvent un surcroît de vie émané de ces agens moteurs , elles réagissent aussitôt sur eux et la pensée jaillit comme l'étincelle électrique. Dans cette opération mentale , la mémoire et le jugement sont mis en jeu ; l'une recueille ce qui est épars , l'autre procède au choix. Leur secours est mutuel , indispensable ; sans la mnématisation , à quoi se réduiraient la sagacité , l'induction ? Comment fonderait-on un parallèle entre deux illustres personnages , si l'imagination ne reproduisait leurs principaux traits ?

Je me résume en ces termes : Imiter ou vouloir énergiquement rechercher avec ardeur , cultiver habilement les facultés intellectuelles en s'aidant de l'action des sens , telle est la triple voie par laquelle on obtient des succès glorieux et durables. J'admets de rares exceptions. Je n'ai point oublié que chaque intelligence a son type propre. Mais je suis persuadé que tout se fond au creuset d'une longue application. Le faible y devient fort , le fort , extraordinaire. Je finis , en attestant que nous aurions moins à gémir sur l'imperfection de nos lumières , si dans les établissemens publics nous n'étions trop tôt flétris par cette qualification de médiocre , de mauvais écolier , adoptée générale-

ment. Pourquoi accabler ainsi l'enfance, sans égards pour sa souplesse et sa mobilité? Qu'on ne se méprenne point sur son compte; elle sent l'injustice et plus tard, elle lance le trait dont on l'a déchirée. Regardons derrière et devant nous. Mabillon, Bernardin de Saint-Pierre et le docteur Richerand étaient réputés minces élèves. Ils figurent pourtant parmi les hautes notabilités des Sciences et des Lettres.

RAPPORT

SUR LA MÉTHODE

STÉNOGRAPHIQUE

DE M. VIDAL (DU BEAUSSET),

*Fait à la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres
du département du Var, séant à Toulon.*

PAR M. DOZOUL, écrivain de marine
Et membre de cette Société.

La commission nommée à l'effet d'examiner la méthode sténographique que M. Philibert vous a présentée au nom de M. Vidal, l'inventeur (1), après avoir pris connaissance de cette méthode et l'avoir considérée sous le double rapport de la théorie et de la pratique, m'a chargé d'avoir l'honneur de vous exposer les résultats de son travail, et de vous soumettre le jugement qu'elle a porté sur ce nouveau système d'écriture abréviaitive.

Je viens remplir l'honorables tâche qui m'est imposée.

Messieurs, dans le monde moral comme dans le monde physique, si l'on considère les individualités, abstraction faite des rapports qu'elles ont avec ce qui les entoure, on ne rencontre que des inégalités choquantes dans divers modes de

(1) Cette commission était composée de MM. Dubarret, Ferrat, Layet, Julien, Taxil et Dozoul, rapporteur.

développement de l'esprit humain. Ce n'est que lorsqu'on rattache ces individualités à l'ensemble qui les résume toutes, qu'on peut bien apprécier les qualités relatives de chacune, sans crainte de s'égarter.

Envisagés sous ce dernier point de vue, les arts, quel que soit leur degré d'utilité et d'agrément, acquièrent tous une importance réelle à laquelle ils n'auraient pu prétendre, examinés isolément.

Ainsi la Sténographie, que j'appellerais volontiers l'écho de la parole, ne serait presque rien, réduite à son seul mécanisme ; tandis que si vous entrevoyez les avantages qu'elle peut rendre, elle grandira à vos yeux, et ne vous paraîtra plus un simple procédé mécanique, bon tout au plus pour des enfans.

Ce n'est pas qu'elle ambitionne les lauriers de la peinture ou de la musique. Loin de là ! humble et modeste, elle n'aspire pas à des succès éclatans : elle se contente d'être le miroir fidèle qui reflète les sublimes inspirations de sa sœur aînée l'éloquence ; et sa part est encore assez belle, et sa mission assez utile pour qu'elle ait droit à notre amour.

D'ailleurs ce n'est pas ici une étrangère, pauvre de jours et de titres. L'histoire est là pour nous apprendre que partout où l'éloquence eut un trône, la Sténographie à ses côtés recueillit ses nobles accens pour les redire ensuite aux hommes charmés.

Aussi la patrie de Périclès la vit-elle naître dans son sein. Créeée pour saisir au vol la parole des ora-

teurs publics, elle ne s'astreignit pas exclusivement à sa destination première ; et bientôt Xénophon la consacra à recueillir les entretiens de Socrate le plus sage de ses contemporains. Dès lors l'art se constitua en quelque sorte, et les Tachéographes, en l'enrichissant du fruit de leur expérience, contribuèrent beaucoup à sa propagation. C'est probablement à ces Tachéographes que Cicéron emprunta l'idée de sa *notographie*.

Jaloux d'avoir les discours de Caton d'Utique, avare possesseur de ses manuscrits, l'orateur romain organisa un système d'abréviations qu'il enseigna à Tiron, son affranchi, et à l'aide duquel il put faire prendre mot à mot le dernier discours du célèbre censeur. Tiron, disciple intelligent d'un grand maître, acquit dans le nouvel art une habileté si rare, que la *notographie* s'appela de son nom *l'art tironien*. L'utilité de cet art était trop vivement sentie à Rome pour que l'usage tardât à s'en répandre. Des empereurs se plurent à s'y exercer ; Titus, entr'autres, le cultiva avec quelque succès. Plus tard *l'art tironien*, ainsi que les autres arts ses frères, pâlit avec la grandeur romaine et la suivit au tombeau.

Dans le moyen-âge, quelques amis de la science essayèrent de remettre en honneur la vieille Sténo-graphie ; mais, triste effet de la superstition ! elle parut, avec ses signes abréviatifs, une œuvre de cabale et de sorcellerie ; et elle fut expulsée comme telle. Le fait est que son heure n'était pas encore venue. Comme l'éloquence politique, elle ne devait reparaître qu'aux jours d'affranchissement.

Aussi, voyez-la s'implanter glorieuse dans la fière Albion qui, la première, a secoué les langes de l'absolutisme ! Macaulay, Weston et Taylor sont ses dignes interprètes : et lorsque la France, lasse d'institutions surannées, appelle tous ses enfants à la grande égalité des droits politiques, M. Bertin lui apporte d'Angleterre l'art ingénieux de saisir au vol la parole d'un orateur, pour la transmettre, palpitante de vie et d'actualité, à ceux qui ne peuvent l'entendre (1).

L'œuvre est à peine commencée, que de nombreux services sont rendus à la tribune politique et aux beaux cours de la fameuse école normale. Quelque temps muette, comme la voix d'un grand peuple sous le joug impérial, la Sténographie se relève à la restauration à côté de l'éloquence parlementaire. Cependant on regrettait que l'absence des voyelles rendît l'écriture sténographique d'une lecture difficile, parfois indéchiffrable. Pour obvier à cet inconvénient, M. Conen de Préméan rend aux voyelles le droit de bourgeoisie. Dès-lors les procédés se multiplient, s'améliorent. Les uns emploient des points diversement disposés ; des virgules, des accents, des tirets, des caractères grecs, etc. Les autres représentent les consonnes et les voyelles par des demi-circonférences de cer-

(1) Si nous ne disons rien de la méthode tachygraphique de Coulon Thévenot qui, en 1778, fut approuvée par l'académie des sciences, c'est parce que, malgré son ingéniosité, elle fut peu répandue, et qu'on lui préféra bientôt celle de M. Bertin dont les éléments étaient beaucoup plus simples.

cle et par de petits traits horizontaux, verticaux, obliques, le tout assujetti à certaines règles de position et de dimension relatives, de liaison de signes, etc., etc.

Voici venir actuellement M. Vidal, qui, avec les signes élémentaires la droite et des portions de circonference ingénieusement modifiés, et à l'aide de conventions faciles à saisir, a construit un nouveau système sténographique dont on est en droit d'espérer beaucoup.

Vous allez en juger, Messieurs, si vous voulez bien suivre l'analyse succincte de ce système que j'ai hâte de vous donner.

La voix de l'homme se produit en général de deux manières distinctes :

Ou avec une simple ouverture de bouche variable à volonté; le son dans ce cas est dit voyelle;

Ou à la suite d'un jeu quelconque des lèvres, des dents, de la langue, du gosier...; c'est alors la voyelle instantanément précédée de l'infexion particulière qu'on appelle consonne : c'est en un mot le son consonne-voyelle.

Guidé sans doute par l'observation de ce dernier mode de production de la voix, M. Vidal a posé en principe que la consonne initiale est la position qu'affecte la voyelle dans l'organe vocal. --- Ce principe admis, l'analogie le conduit à ne représenter que la voyelle dans l'écriture, en lui donnant une position correspondante à la consonne qui la précède : tel est son point de départ.

Les consonnes initiales ne sont donc plus que les positions données aux signes des voyelles.

Pour régulariser ces positions, l'auteur a classé les consonnes en quatre groupes ayant chacun une direction particulière : ces directions sont l'horizontale, la verticale, l'oblique de gauche à droite et l'oblique de droite à gauche. (*Voir le tableau synoptique.*)

Dans chacune de ces directions, on compte six positions différentes rapportées à une ligne verticale fixe, dite ligne d'appui : trois sont à gauche et trois à droite, échelonnées symétriquement à des intervalles égaux.

Les positions où consonnes initiales étant données, plus les signes représentatifs des voyelles qui, quoique au nombre de neuf, n'affectent que trois formes distinctes ; pour sténographier le son consonne-voyelle, il n'est besoin que de donner au signe de la voyelle la position de la consonne initiale ; et l'on écrit ainsi chaque syllabe l'une au dessous de l'autre, sans liaison graphique, le long de la ligne d'appui.

On le conçoit aisément : l'écriture sténographique n'est ainsi qu'une série de syllabes isolées que l'on doit, dans la lecture, lier entr'elles pour former un sens. Cette dissemblance avec nos procédés graphiques ordinaires seraient un inconvenient, si elle n'était rachetée par la facilité qu'on y trouve à représenter plus distinctement tous les sons. De plus, la direction verticale de la main qui, dans l'écriture usuelle, nous paraîtrait une absurdité, est un avantage mécanique réel dans l'emploi de signes que l'on doit tracer les uns sous les autres sans liaison entr'eux.

Nous avons exposé la marche générale du système, venons-en aux détails complémentaires.

Et d'abord, chaque voyelle devant affecter l'une quelconque des 24 positions ou consonnes initiales, formera nécessairement un son consonne-voyelle : comment alors représenter les voyelles énoncées isolément ? -- Le voici : M. Vidal fait observer que le son voyelle, pour se produire, réclame toujours une aspiration ; et se basant sur cette remarque, il donne à toutes les voyelles la position *H*, dont il fait une consonne à meilleur titre que la plupart de nos grammairiens.

La voyelle répétée, comme l'*a* dans *brouhaha*, est considérée comme voyelle longue : c'est ce qui est indiqué par une boucle placée à l'extrémité supérieure du signe.

Quant aux diphongues, on se contente d'écrire les voyelles composantes l'une à la suite de l'autre, sans lever la plume pour leur imprimer un caractère particulier.

Ainsi les sons voyelles se représentent aussi facilement que les sons consonne-voyelles, sauf les modifications dont les uns et les autres sont susceptibles.

Ces modifications sont relatives aux consonnes finales. Toutes les syllabes sont loin d'avoir la simplicité des suivantes : *le mai du roi*. Il en est de dites nasales, telles que : *on ment* ; et aussi de terminées par des consonnes simples ou doubles, comme celles-ci : *as, luc, strict...* Que fait l'auteur pour indiquer ces cas divers dans l'écriture

sténographique ? Il ajoute seulement à l'extrême inférieure des signes de petites boucles de grandeur relative, ou de petits traits droits ou courbes, à angle droit, obtus, ou aigu selon la finale qu'il veut désigner. Quelque nombreuses que soient ces modifications de signes, elles sont faites avec tant de précision qu'on ne peut confondre un signe avec un autre.

Une difficulté se présentait : Dans les 24 positions se trouvent bien trois consonnes doubles *tl*, *vl* et *x*; mais quand la syllabe commencera par une autre consonne double, comme dans ces mots : *front plus grand*,... Quel signe devra-t-on employer? -- Le même que celui de la voyelle et dans la position de la consonne initiale, mais avec une épaisseur double : ce qui veut dire que la consonne simple est immédiatement suivie de *x*; pour indiquer qu'elle est suivie de *l*, on force également le signe en lui donnant toutefois une direction particulière déterminée par l'auteur.

Ce n'est pas tout : quand la syllabe commencera par une *s* immédiatement suivie d'une consonne simple ou double, comme *scot*, *stras.*,..., ou bien par d'autres consonnes composées qui n'ont pas dans les tableaux sténographiques de caractère particulier ou conventionnel, comme *czar*, *psaume*; que faire alors? On décompose tout simplement la consonne complexe en deux parties, l'une formée de *s* ou de la consonne initiale, et l'autre de la consonne simple ou double restante; et l'on rentre ainsi dans les cas précédens.

Enfin si vous ajoutez à ce qui vient d'être dit que

l'on n'écrit que les lettres prononcées, sans égard pour l'orthographe, comme dans les autres systèmes de sténographie, et que les mots poly-syllabiques ne s'écrivent qu'avec les deux ou trois premières syllabes, quand ces syllabes suffisent pour les faire reconnaître, vous aurez, Messieurs, tous les élémens qui composent la méthode sténographique de M. Vidal.

En examinant attentivement ce système, ce qui nous a le plus frappé, c'est l'idée génératrice qui en fait toute la gloire, la constante régularité qui y règne, la clarté des principes conventionnels sur lesquels il repose, la simplicité et la précision des signes créés par l'auteur.

Mais nous avons également pensé qu'un éloge mérité ne devait point faire taire une saine critique. Aussi, dans l'intérêt de la science, désirerions-nous voir disparaître du catalogue des positions les consonnes doubles *tl*, *vl* et *x*, qui ne sont que des parasites, des espèces de non-sens dans un tableau élémentaire : d'ailleurs *tl* et *vl* sont peu usités ; et *x* est en général tantôt douce, tantôt forte, comme dans *exil*, *axe...* Ainsi rien n'autorise la présence de ces intrus, dont l'expulsion ne saurait que contribuer à la simplicité, à l'élégance, en un mot à la perfection du système.

Du reste, si le tableau élémentaire nous semble pécher d'une part, de l'autre il nous apparaît embelli par l'admission de trois nouveaux hôtes inconnus aux autres méthodes sténographiques. Ce sont les trois consonnes *y*, *ch* et *g*, qui se prononcent dans ces mots anglais : *you*, *child*, *ge-*

lid. --- L'acquisition de ces consonnes est une véritable richesse : elle prouve incontestablement que la méthode est un instrument à la disposition de toutes les langues : car une fois le cadre donné, peu importent les relations qu'on établit ; les conventions font tout.

Si maintenant nous mettons en parallèle les méthodes sténographiques aujourd'hui en usage avec celle de M. Vidal, nous pourrions croire d'abord que cette dernière leur est inférieure. Elle a un grand nombre de signes que les autres n'ont pas ; elle réclame une mémoire assez prompte et tenace pour trouver instantanément les positions convenables, les modifications variées dont les signes sont susceptibles. Mais ensuite si l'on songe à la perte de temps qu'entraîne le tracé des consonnes initiales et finales (1), à l'irrégularité, je dirai même à la confusion qui résulte d'une écriture ou pointillée ou composée de mots écrits en entier et le plus souvent de longueur inégale, on concevra combien une écriture qui épargne l'emploi des consonnes initiales et presque des consonnes finales, qui n'offre jamais à l'œil qu'une syllabe isolée, doit surpasser les autres en rapidité et en clarté ; et ce sont là précisément les deux conditions imposées à toute sténographie : célérité d'exécution, netteté des caractères.

Il est vrai que pour atteindre ce but la sténo-

(1) Je vois dans une brochure intitulée : *le Sténographe grammatical*, (1831) que sur 100,000 lettres reviennent 46,460 voyelles et 53,540 consonnes.

graphie Vidal demande plus de temps, plus d'habileté que les autres ; mais que fait cette considération quand on est sûr d'être amplement dédommagé ? Ne l'est-on pas en effet lorsqu'on est capable de sténographier non seulement des cours scientifiques ou littéraires, des discours politiques, judiciaires ou religieux, mais encore ses propres pensées aussi promptement qu'elles se forment ? Eh ! quel grand avantage si le génie pouvait ainsi saisir et reproduire ces *illuminations* soudaines qui traversent parfois l'intelligence humaine et s'évanouissent sans retour.

C'est ce que promet la sténographie Vidal, et nous nous sommes convaincus que ses promesses ne sont pas vaines.

Déjà sa théorie nous avait fait pressentir combien elle devait gagner de temps sur les autres méthodes. Mais nous avons voulu acquérir une preuve matérielle de cette rapidité. En conséquence nous avons confié à M. Philibert un élève de notre choix, le jeune Al. Gourrier, fils de notre estimable collègue (1). Entièrement étranger à la sténographie, une quinzaine de leçons ont suffi pour lui en apprendre parfaitement les principes généraux, et le mettre à même de sténographier, sous notre dictée, trois fragmens pris au hasard (dont l'un italien), qu'il a relus et transcrits en caractères vulgaires avec beaucoup de facilité. Il est vrai que, dans l'essai, la plume novice de l'élève n'allait

(1) Ce jeune homme, âgé de près de 14 ans, vient de terminer sa seconde au collège de Toulon.

guère plus vite qu'une plume ordinaire. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup pour quelqu'un qui commence ? Et n'est-on pas en droit d'affirmer qu'avec plus d'exercice un tel élève pourra sténographier bien plus rapidement, et enfin aussi vite que l'on parle ? Pour le nier, il faudrait nier également l'immense pouvoir de l'expérience dans la culture des arts.

Quel plus beau témoignage en faveur de la méthode que ce dernier essai !... Et cependant le professeur, M. Philibert, n'était que le disciple de M. Vidal : nouvel avantage d'un système dont la clarté permet de le communiquer aussi aisément sans lui faire éprouver d'altération.

Bien différente des autres sténographies, celle de M. Vidal, comme une mère tendre, cherche à étendre sa salutaire influence sur tout ce qu'elle peut simplifier. L'auteur l'a appliquée à toutes les langues, aux sciences, aux arts, à la mnéotechnie, à la musique, à la géographie, et presque à l'économie politique : peut-être même, avec son aide, trouvera-t-il une solution du fameux problème d'une langue universelle qui fait actuellement l'objet de ses méditations.

Sans porter un jugement formel sur ces brillans corollaires dont quelques uns nous semblent avoir besoin d'être encore élaborés par le temps, nous avons cru devoir vous les faire connaître comme un spécimen des vues étendues de notre modeste compatriote. Nous ne nous y arrêterons pas davantage, pressés que nous sommes de résumer toute

notre pensée sur l'objet dont nous avons l'honneur de vous entretenir.

Messieurs, nous avons taché de vous exposer aussi clairement que nous l'avons conçue, la sténographie de M. Vidal ; nous vous avons communiqué nos réflexions sur son ensemble et sur ses principaux détails, ainsi que sur les avantages relatifs et absolus qui en résultent ; et nous osons croire que vous appréciez, comme nous, toute l'importance de cette belle méthode.

Marche ingénieuse et lucide, principes peu nombreux ; mais généraux et ne souffrant jamais d'exception ; signes simples et commodes, d'un tracé facile et rapide, d'une précision et d'une clarté rares ; en un mot, écriture prompte et très lisible : tels sont les titres qui la recommandent aux esprits éclairés ; ils nous ont semblé dignes de témoignages approbateurs.

Nous sommes d'autant plus heureux d'avoir à faire l'éloge impartial de la méthode, que l'auteur, M. Vidal, est né, comme nous, sous le beau ciel de la Provence (au Beausset) ; et que la société a pour mission spéciale de révéler au monde toutes les gloires littéraires, scientifiques et artistiques du département du Var.

En conséquence, vos commissaires vous proposent d'accorder vos suffrages à la méthode sténographique qui vous est présentée ; de voter des remerciemens à MM. Vidal et Philibert pour la communication intéressante qu'ils ont bien voulu vous faire, et de mentionner votre approbation en séance publique dans le compte-rendu de vos travaux.



TABLEAU SYNOPTIQUE.

des principaux éléments de la Stenographie de M. Ridel.

Direction. Position. Consonnes.		VOYELLES. (1.)	
me			
be		a é e ou o œ u i e (2)	
pe			
vle			
se		voyelle répétée: crée.	
ve		/	
gue		Diphthongue: io	
ye			
he			m
le			u
lle			œ
œ			as
se			ar
ze			ɛ
je			ɔr
che			ɔ
iche			ɔr
dge			ɔr
te			uk
de			uk
ne		Consonnes initiales: Scow.	
que			ho
gue			no
re			rez
			la
			ver
			tu

(1). Pour savoir dans quel sens doivent se tracer les lignes courbes on n'a qu'à donner au système des signes, les trois autres directions en les faisant tourner autour de l'extrémité gauche de A pris comme centre.

(2.) Le E a une prononciation toute particulière qui n'est ni E ni ŒU, mais un terme moyen.

SCIENCES PHYSIQUES.

RAPPORT

D'UNE COMMISSION SUR L'OUVRAGE

de M. Loiseleur - Deslongchamps

INTITULÉ :

MURIERS ET VERS A SOIE,

Fait par M. FERRAT, pharmacien,
Vice-président de la Société des Sciences, etc. de Toulon:

MESSIEURS,

M. Robert, notre collègue, vous présenta, il y a environ six mois, un mémoire de M. Loiseleur-Deslongchamps, membre correspondant, ayant pour titre :

« Mûriers et Vers à Soie, leur culture et leur éducation dans le climat de Paris, et moyens d'obtenir, chaque année, plusieurs récoltes de soie; avec des recherches sur les chenilles différentes des Vers à Soie qui produisent une autre matière soyeuse. »

D'après une délibération antécédante, ce mémoire dut être confié à une commission, pour en faire un rapport, et en extraire ce qu'il pourrait renfermer d'utilé à notre localité. La commission

fut composée de MM. Robert , Jaequinet et Ferrat rapporteur.

Notre travail aurait dû vous être présenté plutôt ; mais l'époque de l'année où la brochure nous fut remise , nous donnant la facilité de répéter quelques expériences , nous pensâmes qu'il serait plus avantageux de le retarder , jusqu'après l'éducation d'une certaine quantité de vers à soie , éducation dont le rapporteur fut chargé , ayant , en même temps , l'occasion de suivre celle d'une autre quantité assez considérable de vers à soie.

Nous devons prévenir que nous passerons légèrement sur ce qui n'a pas de rapport direct avec le climat de la Provence ; renvoyant à l'ouvrage même ceux qui voudraient connaître tous les détails , très intéressants d'ailleurs , dans lesquels l'auteur croit devoir entrer.

Ce mémoire est divisé en trois parties : la première traite des mûriers , la seconde des vers à soie , et la troisième des chenilles , autres que les vers à soie , qui produisent ou une autre espèce de soie , ou une matière soyeuse.

Il est naturel que nous suivions l'auteur dans chacune de ces trois parties , en nous réservant de vous communiquer nos observations , à mesure que l'occasion s'en présentera.

Après quelques considérations sur l'historique des vers à soie , et sur l'époque où fut introduite en Europe , puis en France , cette industrie qui devait devenir d'une importance majeure , surtout pour les pays méridionaux , l'auteur cherche à

prouver , et il prouve réellement , que les vers à soie peuvent vivre dans le climat de Paris , pourvu que les précautions nécessaires à leur santé soient scrupuleusement observées .

La difficulté de cultiver les mûriers est le premier obstacle qu'il a dû vaincre. L'arbre est exposé à être gelé pendant l'hiver. Mais , dans cette saison , les plus fortes gelées n'attaquent que les sommités des jeunes rameaux. Les gelées tardives peuvent détruire les premiers bourgeons. L'auteur , pour parer à cet inconvénient , conserve une partie des graines , ou œufs , dans un lieu frais. Elles sont destinées à une nouvelle éducation , lorsque les premiers vers éclos n'ont pu être nourris , parce que les premières pousses des mûriers auraient été détruites par la gelée.

Enfin dans un climat où les pluies sont fréquentes , il conseille de faire provision de feuilles cueillies dans les intervalles de beau temps , et de les conserver dans un cellier , en ayant le soin de remuer le tas , en ramenant les feuilles du centre à la circonférence , six heures après qu'elles y ont été déposées. Avec ces précautions les feuilles ne s'échauffent plus et elles peuvent se conserver deux ou trois jours.

M. Loiseleur-Deslongchamps commença à faire des expériences dès l'année 1822. Son mémoire est le résultat d'un travail de dix années.

Il a soumis à des expériences comparatives ;

1° Les feuilles du mûrier à papier , *Broussonetia paprifera* (L.) Les vers s'en nourrissent d'abord ,

mais ils moururent en grande partie, et les cocons du petit nombre de ceux qui survécurent, étaient des deux tiers plus légers que ceux des vers nourris avec les feuilles du mûrier blanc;

2° Le mûrier rouge donna à peu-près le même résultat ;

3° Le mûrier noir leur est moins défavorable, mais les cocons sont d'un dixième plus légers ;

4° Le mûrier de Constantinople fournit une bonne nourriture aux vers à soie ; les cocons sont même plus pesants ; mais cet arbre ayant des rameaux courts, donne moins de feuilles, et elles sont difficiles à cueillir ;

5° Les différentes variétés du mûrier blanc ont fourni à l'auteur des cocons aussi beaux que ceux du midi de la France ;

6° Le mûrier multicaule, mûrier des Philippines, mûrier Perrottet (1), a été le sujet d'un essai que l'auteur a fait en 1829. Cet essai a été heureux ; les cocons étaient plus beaux et plus lourds que ceux qui avaient été produits avec les mûriers ordinaires. En sorte que l'auteur n'hésite pas d'avancer qu'on trouvera un grand avantage à employer les feuilles du mûrier multicaule qui ont jusqu'à un pied de longueur et de neuf à dix pouces de largeur.

Nous allons nous permettre des observations au sujet de l'emploi des feuilles de ce mûrier.

Le mûrier multicaule cultivé au jardin botani-

(1) M. Perrottet est le premier botaniste qui a introduit le mûrier multicaule en France.

que par notre collègue M. Robert, pousse ses bourgeons à peu près quinze jours avant le mûrier blanc, ce qui procurerait l'avantage de faire éclore les vers à soie plutôt, et donnerait la facilité de faire plusieurs éducations successives; mais cet avantage est balancé par le risque de voir atteindre les jeunes bourgeons par les gelées du commencement du printemps, gelées qui, dans notre climat, endommagent quelquefois les mûriers blancs, quoique plus tardifs dans le développement de leurs bourgeons. Nous trouvons un autre inconvénient dans l'emploi des feuilles du mûrier multicaule. Elles ont beaucoup moins de consistance que celles du mûrier blanc, et si, dans le jeune âge, les vers à soie les mangent avec facilité, il n'en est pas de même lorsqu'ils sont parvenus à leur quatrième mue. Le peu de consistance de ces feuilles et leur épaisseur moindre font que les vers les saisissent difficilement; elles cèdent plus facilement à leur poids, elles s'appliquent sur la litière, et les chenilles en laissent une grande partie; ce qui, occasionnant beaucoup de déchet, augmente beaucoup le déboursé. Aussi on recommande de couper les feuilles par morceaux, pour les donner aux vers à soie, même dans le dernier âge. Enfin le mûrier multicaule ne prospère bien que dans les terrains humides, et on sait que ces qualités de terrain sont rares dans le département, et qu'elles peuvent être destinées à des cultures plus productives que celles de cette espèce de mûrier, qui d'ailleurs souffre beaucoup dans ses feuilles, à

cause de leur peu de consistance , lorsqu'elles sont battues par les vents.

Au reste , d'après une expérience que nous avons faite avec soin , les vers à soie nourris exclusivement de ces feuilles viennent mal , ils sont lents à terminer leurs évolutions. Les cocons que nous en avons obtenus , et nous différons en ceci de l'auteur du mémoire , sont plus petits et ils pèsent moins. Il reste à savoir si la soie qui en provient est de qualité moindre , égale ou supérieure à celle qui provient des vers à soie nourris de feuilles de mûrier blanc. N'ayant eu à notre disposition que peu de feuilles de mûrier multicaule , nous n'avons pu en éléver qu'une trop petite quantité pour faire tirer la soie des cocons qui en provinrent, (1)

D'après ce qui vient d'être dit , nous ne voyons pas pourquoi nous substituerions les feuilles du mûrier multicaule à celles du mûrier blanc ,

(1) Cinquante vers à soie éclos le 20 avril , furent nourris exclusivement avec des feuilles du mûrier multicaule. Le 23 mai , il en était mort douze ; le 6 juin , époque à laquelle le plus avancé commença son cocon , il n'en restait que vingt-cinq. Le plus retardé ne commença à filer que le 17. Il n'y eut , en tout , que vingt-deux cocons qui pesèrent vingt-cinq grammes. Ce qui donne pour trente cocons (terme de comparaison avec d'autres expériences) 29,55 gr. , a peu près. Tandis que des vers nourris avec des feuilles de mûrier blanc , ont donné 63 grammes pour la même quantité de cocons.

Cette éducation dura 55 jours. C'est une des plus longues , ce qui ne prouve pas les avantages du mûrier multicaule.

puisque celui-ci réussit très bien dans notre climat.

Quelques autres espèces de mûriers très récemment introduites dans les jardins, n'ont pas encore été des sujets d'expérience pour l'auteur.

Après avoir énuméré les différentes espèces de mûriers qu'il a soumises à ses recherches, et fait connaître leur plus ou moins grande utilité, M. Loiseleur-Deslongchamps arrive à parler des succédanés du mûrier.

Quoique nous ne soyions pas d'accord sur quelques assertions de l'auteur, par exemple celle-ci : « Ne sait-on pas que la nature paraît avoir attaché « la plupart des insectes, et surtout des chenilles « à certaines espèces de plantes pour en vivre ex- «clusivement (1). Or la chenille des vers à soie a « été destinée à se nourrir de feuilles de mûriers,

(1) Cette assertion peut être contestée. Les insectes, et même les chenilles peuvent vivre et prospérer sur des plantes très différentes. C'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, que la belle chenille du sphinx atropos se nourrit et de la feuille de la pomme de terre, *solanum tuberosum* (L.), et du lyciet jasminoïde, *lycium europeum* (L.), et du jasmin commun, *jasminum officinale* (L.), et du fusain commun, *evonymus europeus* (L.). Les deux premières de ces plantes appartiennent à la famille des solanées, la troisième à celle des jasminoïdes, et la quatrième à celle des nerpruns.

Les chenilles des autres espèces du genre sphinx se nourrissent aussi de plantes différentes les unes des autres.

Or, si des chenilles peuvent vivre et prospérer en se nourrissant de plantes si différentes, pourquoi dire : « Ne sait-on pas, etc.... » En parlant d'une manière si affirmative, un auteur recommandable d'ailleurs par de profondes connais-

« dans lesquelles elle trouve , non seulement son « aliment , mais encore la matière qui doit lui « fournir à la fabrication de son cocon. Prétendrions- « nous pouvoir changer les lois immuables de la « nature et faire mieux qu'elle ? Comment a-t-on « pu croire qu'on retrouverait d'autres plantes « ayant toutes les propriétés du mûrier ? » Quoi- que , avons-nous dit , nous ne soyions pas d'accord sur toutes les assertions de l'auteur , nous avons cependant reconnu la justesse de quelques unes d'entre elles , en répétant un certain nombre de ses expériences. C'est ainsi que nous avons trouvé que les vers à soie refusaient de se nourrir des feuilles de ronces , *Rubus fruticosus* (L.) , même lorsqu'on les leur présente dès leur éclosion , malgré l'assertion de beaucoup de personnes qui prétendent encore qu'ils peuvent s'en nourrir.

Quant à la nourriture des vers à soie avec les feuilles de scorzonère d'Espagne , *scorzonera Hispanica* (L.) , voici les résultats de notre expérience , qui corrobore ce que dit M. Loiseleur-Deslongchamps. Quoiqu'il ait vu des cocons provenant de vers à soie nourris avec cette espèce de scorzonère , cet auteur les ayant comparés , les a trouvés plus faibles de moitié , et il pense que la soie est d'une qualité fort inférieure :

« Nourrir des vers à soie , dit-il , avec la feuille « de scorzonère , plante si éloignée de la famille sances , tel que M. Loiseleur-Deslongchamps , ne peut-il pas décourager les personnes qui se proposeraient de faire des recherches et de tenter des expériences ?

« des mûriers, n'est donc, selon moi, qu'un fait extraordinaire et très-curieux, mais dont on ne peut retirer rien d'utile et d'avantageux (1). »

Quelques feuilles du scorzonère d'Espagne furent placées sur des œufs de vers à soie, au moment de leur éclosion, ainsi que cela se pratique avec les feuilles de mûrier. Les vers montèrent sur les feuilles et s'en nourrissent. L'éclosion avait eu lieu le 20 avril 1833. Le 23, cent de ces petits vers furent destinés à être nourris exclusivement

(1) Malgré cette assertion l'auteur s'attache encore à prouver que, dans le cas où cette plante serait une vraie succédanée du mûrier, il serait encore plus avantageux de nourrir les vers à soie avec les feuilles de cet arbre, parce que la même superficie de terrain plantée en mûrier donnerait une plus grande quantité de feuilles, que si elle était ensemencée avec la scorzonère d'Espagne, et qu'après un temps pluvieux, les feuilles d'un arbre comme le mûrier seraient plutôt sèches que celles d'une plante basse telle que la scorzonère.

En résumé, il trouve inutile de chercher des succédanées au mûrier blanc. En cela nous ne sommes pas tout-à-fait de son avis, et, quoique les essais aient été jusqu'à présent infructueux, nous croyons que les personnes qui voudraient en tenter de nouveaux doivent y être encouragées.

Mais pour ne rien laisser en arrière, nous devons donner, sur cet objet, toute la pensée de M. Loiseleur-Deslongchamps. Il sera difficile de trouver, parmi nos arbres indigènes, un arbré qui, pouvant remplacer entièrement le mûrier, pour la nourriture des vers à soie, pousse avec plus de vigueur que lui et qui soit susceptible de donner une aussi grande quantité de feuilles, qui puisse en être entièrement dépouillé, sans en souffrir d'une manière notable, et enfin qui ne soit attaqué par aucun autre insecte.

avec ce genre de nourriture. Les autres furent mis sur des feuilles de mûrier blanc, ils les mangèrent sans difficulté; ils ont prospéré et ont fait des cocons, sans qu'il y ait eu de différence sensible entr'eux et ceux qui avaient mangé des feuilles de mûrier dès leur naissance. Nous observerons qu'il n'en est pas de même. Si on a d'abord présenté aux vers à soie des feuilles de mûrier, ils ne touchent pas à la feuille de scorzonère et ils meurent de faim.

Les cent vers à soie soumis à l'expérience de la scorzonère vécurent, mais ils étaient débiles et ils n'ont pas suivi leur évolution avec régularité. Quinze jours après leur éclosion, le 8 mai, il n'en restait plus que cinquante-un, et le 23, plus que onze qui étaient petits, et avaient l'apparence de vers sortant à peine de la troisième mue, un seul excepté qui était un peu plus avancé. A cette époque, ils allaient d'un côté et d'autre et paraissaient ne manger la feuille de scorzonère que faute d'un aliment qui leur aurait mieux convenu. Le 29 mai, sur dix vers qui restaient, deux furent placés sur des feuilles de mûrier blanc, ils prirent rapidement de l'accroissement, et ils firent leur cocon, mais ils étaient de moitié plus petits que les cocons ordinaires. Les huit autres moururent successivement. Enfin le plus gros mourut le 15 juin, en sortant de la quatrième mue, 56 jours après sa naissance.

M. Robert, qui a aussi essayé de nourrir des vers à soie avec les feuilles de scorzonère, les a perdus, sans pouvoir en échapper aucun.

De ces expériences , il résulte que les feuilles de scorzonère d'Espagne ne peuvent pas remplacer celles du mûrier , malgré ce qu'en ont dit M. Hensmans et surtout M. Bonafous.

L'auteur s'attache ensuite à rechercher quel est le meilleur moyen de se procurer et d'élever les mûriers. Il donne la préférence au semis qui peut en produire , chaque année , une quantité considérable. Il discute sur les procédés à suivre dans l'éducation des mûriers. Il repousse celui de les semer en plein champ , pour les faucher une ou deux fois par an , ainsi qu'on l'a proposé ; parce que ces prairies de mûriers seraient dispendieuses à établir , qu'elles ne donneraient qu'un mince produit , que leurs petites tiges toujours rabougries ne pourraient pousser que de faibles rameaux , que les mauvaises herbes les auraient bientôt détruites à moins de soins réitérés et coûteux de sarclage , et que ces prairies ne pourraient jamais donner qu'une coupe par an.

Il approuve la culture du mûrier blanc ou du mûrier multicaule en haies de six pieds de hauteur , les pieds de mûriers plantés à la même distance et taillés à la manière des charmilles.

Les mûriers plantés en avenue , en bordure , en quinconce , peuvent donner de grands produits , mais il faut en attendre la jouissance pendant quinze ou vingt ans , parce que , avant ce temps , les mûriers en plein vent ne donnent que peu de chose.

L'auteur pense que c'est en taillis qu'il est le plus avantageux de cultiver les mûriers pour leur

faire rapporter promptement beaucoup de feuilles. Il fait couper les branches sur place, de manière à ce que l'arbre soit réépé à un pied et demi ou deux pieds du sol, a peu-près comme on fait des osiers et qu'il forme par conséquent une sorte de tétard. Les rameaux sont transportés et ensuite dépouillés des feuilles dans un lieu frais. Par ce moyen elles se conservent mieux, et les vers les mangent entièrement. L'arbre ainsi dépouillé ne tarde pas à pousser de nouveaux rameaux, qui pourront être coupés chargés de feuilles au printemps suivant.

Enfin l'auteur termine la partie de son mémoire qui a rapport aux mûriers, en faisant connaître la différence qui existe dans le poids des feuilles des mûriers sauvages, des mûriers greffés, et du mûrier multicaule. Il résulte de ses observations que le même nombre de feuilles prises sur des rameaux de même force et du même âge, a donné de différens pieds de saugeons dont les feuilles étaient plus ou moins petites, un poids de 16 à 62, moy^{ne} 39 de différens mûriers greffés, de 80 à 105, 92 $\frac{1}{2}$ et enfin de mûrier multicaule, de 180 à 206, 193 d'où il résulte que les mûriers greffés et les mûriers multicaules doivent avoir la préférence. Il reste à savoir si ce dernier peut réellement remplacer le mûrier blanc, chose que nous croyons douteuse, d'après notre propre expérience rapportée plus haut.

Cependant comme notre expérience a été faite avec les feuilles d'un mûrier multicaule qui avaient été légèrement atteintes par une gelée tardive, nous hésitons à conclure d'une manière tout-à-fait péremptoire.

L'auteur conseille d'établir les plantations de mûriers à l'exposition méridionale; mais nous ne devons pas oublier qu'il a eu en vue les pays situés dans le nord de la France.

La seconde partie du mémoire de M. Loiseleur-Deslongchamps a pour objet les vers à soie. D'après des expériences réitérées pendant dix ans, il prouve que leur éducation peut réussir avantageusement aux environs de Paris. Il propose de faire plusieurs récoltes chaque année; il recommande, non de faire éclore les œufs provenant de vers à soie de la même année, pour faire une seconde éducation, comme l'ont fait des expérimentateurs, mais de retarder l'éclosion des œufs de l'année précédente, en les conservant dans un endroit frais, dans une glacière même, et de les faire revenir graduellement à la température atmosphérique, avant de les exposer à celle de 28 degrés, pour provoquer définitivement leur éclosion.

Les motifs qu'il donne, pour désapprouver le premier procédé, c'est-à-dire celui de faire éclore les œufs de l'année, et dès qu'ils ont été pondus, comme le pratiquent MM. Bertezen à Paris, et Moretti à Pavie, sont :

1° Les œufs pondus par les papillons de la première éducation n'éclosent pas en assez grande quantité;

2° L'intervalle d'un mois qu'il faut laisser entre les éducations fait coïncider celle-ci avec les travaux de la campagne, ce qui est un obstacle pour la main d'œuvre ;

3° La seconde éducation arriverait à une époque où les feuilles de mûriers sont trop rudes, trop dures, et en partie tâchées de rouille et diversement altérées ;

4° Enfin, les mûriers auxquels on aurait enlevé les feuilles, pour une seconde et une troisième éducations, ce qui arriverait en août et septembre, n'auraient pas le temps de pousser de nouvelles tiges, ce qui priverait de la récolte de l'année suivante et pourrait même porter atteinte à la santé des arbres.

Par le moyen qu'il propose, il obvie à tous ces inconvénients. Il commence la seconde éclosion quinze jours après la première, et la troisième quinze jours après la seconde ; en sorte que tout le travail est à peu près terminé vers le milieu de juillet. Les seules précautions essentielles à prendre sont d'avoir des arbres différens pour chaque éducation de vers, et de choisir des feuilles tendres pour les trois premiers âges de leur courte existence.

Les fortes chaleurs ne paraissent pas à l'auteur contraires aux vers à soie, mais elles favorisent et elles hâtent leur éducation. Une température de 10 à 12 degrés Réaumur ne fait que la retarder. Il ne chauffe les appartemens que lorsque le thermomètre est au dessous de 10 degrés.

Quelque favorisée que soit l'éducation des vers

à soie, il est constant que tous les vers éclos ne parviennent pas à filer leur cocon. Ainsi M. Dandolo, qu'on cite toujours, lorsqu'on traite de cette matière, a perdu un tiers ou un quart de vers dans les éducations les mieux soignées. M. Loiseleur-Deslongchamps donne le tableau des pertes qu'il a éprouvées, dans trente-neuf éducations faites à la température naturelle. Il en résulte que le *maximum* et le *minimum* de ses pertes ont été de la moitié et d'un neuvième, terme moyen des pertes $11/36$, ou un peu plus d'un quart.

Quant à la durée de ces éducations, la plus courte a été de trente-trois jours, et la plus longue de cinquante-sept jours; terme moyen quarante-cinq jours.

L'auteur pense que le résultat d'une éducation ne tient pas essentiellement à sa durée; mais celle qui lui a le mieux réussi, et dans laquelle il n'a perdu qu'un neuvième de vers, a duré quarante-trois jours. Ce qui tendrait, selon nous, à prouver qu'on ne doit ni trop hâter, ni trop retarder l'éducation des vers à soie.

L'auteur a employé les deux moyens connus pour l'incubation (1); et il a toujours reconnu que, à partir du second jour où l'éclosion avait

(1) *Premier moyen* : Porter sur soi et sous les vêtemens, à une chaleur de 28 degrés de Réaumur, les œufs dans un nouet; lorsqu'ils commencent à éclore, les placer dans une étuve à la chaleur de 24 à 26 degrés.

Second moyen : Placer desuite les œufs dans une étuve dont on élève graduellement la chaleur depuis 18 degrés, le premier jour, jusqu'au 26^e.

commencé, jusqu'au cinquième, il lui est toujours né une quantité assez considérable de vers pour qu'elle valut la peine d'être conservée, et il conseille de négliger le reste de la couvée.

Il pense qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de rendre les derniers vers nés égaux à ceux qui sont venus les premiers à la vie. En ceci nous sommes parfaitement d'accord avec lui. Il suffit de mettre sur les mêmes tablettes ceux qui sont nés le même jour, de ne leur donner que trois repas, en éloignant ceux donnés aux premiers nés de la journée et en rapprochant ceux donnés aux derniers.

C'est une erreur de croire, ainsi qu'on l'a écrit, et comme on le dit communément, que tous les vers éclos le même jour effectuent leur mue à la même époque; il y a souvent une différence de trois jours, et ceci est conforme à notre propre expérience. Mais ceux qui retardent davantage doivent, suivant l'auteur, être regardés comme mal sains et peuvent être abandonnés. Une erreur qui doit encore être indiquée, c'est que les vers nés le même jour montent sur les cabanes dans vingt-quatre ou trente-six heures; il leur faut presque toujours cinq à six jours, et il y a quelquefois des retardataires qui ne se décident à monter que deux ou trois jours après, ce qui donne une différence de huit à neuf jours.

L'auteur revient aux doubles et aux triples édu-
cations, ce qui donnerait le moyen d'avoir assez de soie indigène pour pouvoir se passer des soies

étrangères , dont l'achat s'élève annuellement de 36 à 40 millions.

Ces doubles et triples éducations pourraient défrayer les personnes, qui se livreraient à ce travail, des frais nécessités pour l'établissement des magnaneries. Tout en rendant justice à cette pratique , nous devons observer que , dans quelques départemens méridionaux et surtout dans celui du Var , le nombre des mûriers n'est pas assez considérable , et qu'il arrive quelquefois qu'à peine il suffit à faire une seule éducation. Ce qui est prouvé par le prix élevé des feuilles de ces arbres. Cependant, comme certaines localités pourraient offrir quelques avantages à suivre ce moyen , nous croyons devoir rappeler les conseils de l'auteur pour faire avec profit plusieurs éducations.

Lorsqu'on ne veut faire qu'une éducation , on ne doit pas se hâter de provoquer l'éclosion des vers à soie (1) , parce que leur éducation est d'autant plutôt terminée que la température est plus élevée. Le rapporteur a lui-même observé que des vers éclos quinze ou même vingt jours après les premiers nés, ont fait leur cocon presque en même temps , à quelques jours près ; ce qui ne peut être attribué qu'à l'élévation de la température qui a hâté les évolutions des derniers éclos (2).

(1) Il est impossible de fixer l'époque précise où l'éclosion doit avoir lieu. Ceci est subordonné à la plus ou moins grande précocité de la saison , et à l'exposition plus ou moins favorable des terrains où les mûriers sont plantés.

(2) Cela doit être pris en considération par cette foule de personnes qui , n'élevant qu'une petite quantité de vers à

Il n'en est pas de même lorsqu'on se propose de faire plusieurs édu^{cations}. Dans ce cas , l'auteur dit : « Qu'il faut commencer la première aussitôt que les bourgeons de mûrier ont deux ou trois feuilles , afin d'avoir plus de temps devant soi et de ne pas laisser les feuilles devenir trop rudes pour la dernière éducation. »

Ici l'auteur rapporte plusieurs expériences qui prouvent que les vers à soie peuvent jeûner pendant quatre ou cinq jours. Ce qui peut être très utile dans le cas où des gelées tardives détruirait une partie des premiers bourgeons de mûrier. Alors on n'abandonnera pas les vers , et on pourra profiter des nouveaux bourgeons qu'une élévation de température aura fait développer. Nous ajouterons que la même observation dispensera de se hâter de cueillir les feuilles pendant la pluie. On attendra que le vent ou le soleil les ait séchées , au lieu de les essuyer et de les faire sécher à domicile , comme cela se pratique en pareille circonstance. Travail long et qui les endommage plus ou moins.

Une particularité, dans les expériences de l'auteur, que nous ne croyons pas inutile de signaler , c'est que des vers à soie soumis à la diète et qui avaient été exposés à la pluie pendant deux jours ont résisté à cette double expérience que l'auteur rapporte en ces termes : « Au bout de six jours d'a-

soie , ne peuvent se servir de chambres maintenues artificiellement à une certaine température graduée au moyen du thermomètre.

« bandon, dont les deux derniers passés à l'air libre sur une litière , qui était devenue un véritable fumier , par suite des pluies abondantes qui étaient tombées , soit le jour , soit la nuit , un grand nombre de vers ainsi abandonnés avaient fait leur troisième mue , et ceux-là paraissaient pleins de vie. J'en recueillis environ trois cents auxquels je donnai de nouvelles feuilles , et , en leur continuant dès lors de bons soins , les quatre dixième de ces vers sont parvenus à l'âge de maturité ; avant de filer plusieurs d'entre eux pesaient de 72 jusqu'à 88 grains , et cent de leurs cocons ont donné en poids six onces passées. »

Cependant il faut observer que les vers supportent moins bien l'abstinence lorsqu'on la leur impose au moment où ils vont muer que lorsqu'ils sortent de leur mue (1).

(1) Le rapporteur a aussi mis des vers à soie à jeûner ; voici le résultat de l'expérience :

Cent vers ont été privés de nourriture le 6 mai , vingt-quatre heures après la première mue ; le 7 , dix vers ont été retirés et ils ont été placés sur des feuilles de mûrier ; le 8 , même opération sur douze vers ; le 9 , même travail sur dix-huit ; le 10 , même opération sur treize vers ; enfin le 11 il ne restait plus que huit vers en vie ; ceux-ci avaient par conséquent jeûné cinq jours entiers , ou soit 120 heures. Il en était mort trente-sept (deux ayant été placés le 9 sur des feuilles de mûrier multicaule où ils ont prospéré).

Des soixante-trois vers qui avaient supporté plus ou moins de jeûne , il n'y en a eu que quarante-trois qui ont fait leur cocon , vers le milieu du mois de juin. Trente de ces cocons ont pesé 45 grammes , tandis que trente cocons de vers qui n'avaient pas été soumis au jeûne ont pesé 63 grammes.

L'auteur entre dans quelques détails que nous nous dispenserons de faire connaître. Ils ont pour objet le transport possible des vers, la possibilité d'élever des vers à soie aux environs de Paris; des considérations sur les mûriers des pays septentrionaux, etc. Toutes choses applicables aux départemens du nord de la France. Nous nous permettrons une seule citation, c'est que les œufs des vers à soie peuvent supporter un abaissement de température de dix degrés au dessous de zéro, échelle de Réaumur, sans que cela nuise ensuite à l'éclosion:

L'auteur a observé que les papillons mâles peuvent féconder jusqu'à douze femelles et que les vers nés du douzième accouplement ne diffèrent pas de ceux qui proviennent des premiers; ce qui donne l'avantage de sacrifier une moindre quantité de cocons, en ne réservant qu'une petite quantité de ceux qui doivent donner des papillons mâles. On les reconnaît à ce que ceux-ci sont en général plus petits et plus légers.

Par une suite d'expériences très bien faites, M. Loiseleur-Deslongchamps prouve que les vers à soie bien traités ne dégénèrent pas, comme on le croit assez généralement, puisque des vers nourris avec des feuilles de mûrier rouge, et qui avaient tellement dégénéré, par cette nourriture peu favorable, que les cent cocons ne pesaient que 1 once

Il faut observer que ceux qui avaient cinq jours de jeûne n'ont pas paru beaucoup plus retardés dans leur évolution que ceux qui n'en avaient supporté que deux jours.

Leur éducation totale n'a pas duré plus de cinquante jours.

6 gros , produisirent des œufs dont les vers bien soignés , et nourris l'année d'après avec des feuilles de mûrier blanc , donnèrent des cocons dont cent pesèrent 4 onces 3 gros 66 grains ; à la seconde année , cent cocons pesèrent 5 onces 2 gros ; à la troisième , ils pesèrent 6 onces 1 gros 24 grains : A la vérité la quatrième année ne fut pas si favorable , cent cocons ne pesèrent que 5 onces 2 gros 24 grains , ce que l'auteur attribue à ce qu'il ne put pas présider lui-même à cette éducation. Mais à la cinquième année , et par suite de soins dont il se chargea lui-même , la race fut parfaitement régénérée , puisque les cent cocons pesèrent 6 onces quatre gros ; ce qui est le poids de la même quantité de cocons dans les éducations citées comme les meilleures qu'il est possible de faire (1).

La seconde partie du mémoire est terminée par l'emploi de la litière des vers à soie qui , jusqu'à présent , n'a servi que comme fumier , et qui pourrait être utilisée pour faire des bonnes couches , surtout dans les pays froids ; le thermomètre plongé dans un tas de cette litière , étant monté jusqu'à 45 degrés Réaumur (2).

(1) L'auteur n'ayant pas employé , dans son mémoire , les poids décimaux , nous avons cru devoir , dans les citations , énoncer ceux dont il s'est servi.

(2) On trouve , dans les *Annales provençales d'Agriculture pratique* , une notice sur l'emploi de la litière des vers à soie. Il y est dit que : « Les moutons mangent , avec une avidité « étonnante , la desserte des vers et leurs excréments , sans « être rebutés par l'odeur repoussante pour l'homme qu'el- « les exhalent , etc... » On conseille de : « Faire à l'aide d'un

Nous passerons rapidement sur l'analyse de la troisième partie du mémoire qui traite des Chenilles, autres que les vers à soie, qui produisent ou une autre espèce de soie, ou une autre matière soyeuse.

L'auteur indique :

1^o Trois espèces de vers à soie sauvageons, ceux du *fagara*, ou poivrier chinois, ceux du frêne et ceux du chêne égilops *quercus ægilops* (L.). Ces espèces de vers ne sont pas encore sortis de la Chine.

Les chinois fabriquent, avec les cocons qui en proviennent, des étoffes qui durent le double des autres soieries, qui ne se coupent point, se lavent comme la toile, et ne sont pas susceptibles de recevoir aucune tâche, pas même celle de l'huile ;

2^o Le bombice grand paon. L'auteur a cherché

« crible à cela propre, le départ du crottin confondu avec « les débris des feuilles, de les faire sécher à part, sur des « toiles exposées au soleil, en ayant soin de tirer et de re- « jeter les vers à soie restés dans ces matières, de peul que « leur putréfaction ne nuisit à leur qualité. Après la dessica- « tion, le crottin sera serré dans des sacs, et les feuilles « dans de vieilles barriques défoncées, pour l'employer en « temps opportun. Ce temps venu, le crottin sera servi aux « bœufs à l'engrai à la place du grain, à la dose d'un ou « deux litres, soir et matin. La dose sera moins forte, « comme cela va sans dire, pour les moutons et les brebis. « Quant aux feuilles, on peut les donner en guise de four- « rage, avec réserve toutefois, vu l'exellence de cette nour- « riture, sous un petit volume.

Annales provençale d'Agriculture pratique et d'Economie rurale; 6^e année, n^o 67, mai et juin 1833; p. 349 et suiv.

à en nourrir quelques uns , mais il n'a pu avoir des œufs ;

3° Trois espèces de cocons qui lui ont été envoyés des États-Unis.

L'auteur entre dans quelques détails sur les moyens de se procurer , de nourrir , de propager et de conserver ces différentes espèces de chenilles qu'il présume pouvoir donner des produits propres à la fabrication de certains tissus.

Cette partie du mémoire n'offrant que des probabilités , nous nous dispensons d'en donner une analyse plus détaillée.

Enfin dans une espèce de *post scriptum* , l'auteur cite et décrit quelques chenilles exotiques dont les cocons pourraient aussi fournir une espèce de soie propre à former des tissus.

Le résultat de notre rapport , en ce qui peut s'appliquer au climat méridional de la France et surtout au département du Var , peut se résumer dans les considérations principales suivantes :

1° Le mûrier blanc doit avoir la préférence sur toutes les autres espèces de mûrier , même sur le mûrier multicaule , jusqu'à ce que de nouvelles expériences aient prouvé le contraire;

2° C'est par le moyen du semis que l'on doit se procurer les mûriers ;

3° Les mûriers doivent être cultivés en taillis , lorsqu'ils sont destinés à la nourriture des vers à soie. On coupe les branches chargées de feuilles , à un pied et demi ou deux du sol , à peu-près comme on fait des osiers , de manière qu'il forme par conséquent une espèce de têtard ;

- 4^o Les mûriers greffés doivent être préférés ;
 5^o On peut faire deux ou même trois éducations par an ;
 6^o L'éducation des vers à soie ne doit être ni trop hâtée, ni trop retardée ;
 7^o Lorsqu'on ne veut faire qu'une éducation, il ne faut pas trop hâter l'éclosion des vers à soie ;
 8^o Les vers à soie peuvent supporter un jeûne de trois ou quatre jours, sans compromettre le résultat de leur éducation ;
 9^o Un papillon mâle peut féconder jusqu'à douze femelles.
 10^o Les vers à soie bien soignés ne dégénèrent pas.

Toulon, 2 septembre 1833.

Signé, ROBERT, JACQUINET, FERRAT rapporteur.



SUR

LA COMPRESSION

Dans les Phlegmasies Idiopathiques

DE LA PEAU,

PAR L. M. V. TAXIL,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris,
Médecin du dispensaire de Toulon (3^{me} section),
Secrétaire de la Société des Sciences,
Arts et Belles-Lettres du département du Var,
Et membre de plusieurs Sociétés littéraires et savantes.

Si les principes d'une saine physiologie ou un goût épuré de critique, et la connaissance profonde de notre organisation, servaient toujours de base aux modifications diverses qu'enfante chaque jour l'art de guérir, nous ne verrions pas une foule de médicaments, des prescriptions sans nombre naître et mourir en même temps; nous ne serions pas entourés d'un grand nombre de moyens qui, élevés jusques aux nues par leurs auteurs, ne peuvent pas quelquefois supporter l'action de l'expérience, ou qui n'offrent, en la supportant, que des ressources incertaines et précaires,

Que faire dans cet amas de nouveautés qui nous inondent? La raison indique de ne s'arrêter qu'à celles qu'avoue une sévère expérience.

C'est en procédant ainsi que nous sommes ar-

rivé à suivre de loin les traces de M. Velpeau qui, dans les *Archives générales de Médecine*, numéro de juin et juillet 1826, a émis, sur l'emploi du bandage compressif, des principes dont la pratique est venue attester entre nos mains la justesse.

Nous aurions dû peut-être attendre que des faits plus nombreux nous autorisassent à nous prononcer d'une manière plus certaine sur les avantages de la compression dans les phlegmasies de la peau, mais nous avons cru que, groupant ce petit nombre de cas autour de ceux, et plus importans et plus multipliés, recueillis par M. Bretonneau de Tours (1), et par son élève M. Velpeau (2), nous pourrions diminuer les préventions que quelques bons esprits conservent sur ce moyen héroïque, et accroître le nombre de ses partisans en fournant des indications sur des maux dont la cura-
tion est entourée, dans certaines circonstances, de beaucoup de difficultés. Nos explications sur l'action compressive différeront un peu d'avec celles données par l'un des hommes estimables dont nous venons de parler (M. Velpeau). Nous laissons aux savans, à qui nous soumettons nos idées, le soin de nous juger.

OBSERVATIONS.

Observation 1^{re}. -- Madame C***, âgée de 60 ans environ, limonadière, jouissant d'un embonpoint

(1) *De l'utilité de la Compression dans les inflammations de la peau*, par M. Bretonneau. 1815.

(2) *Archives générales de médecine*, tome II.

qui touchait presque à l'obésité, fut atteinte, le 9 juillet 1826, d'un érysipèle à la jambe gauche. Je fus appelé le 11; je trouvai la malade assise sur une chaise, ayant la jambe gauche œdémateuse, rouge, brûlante; elle y éprouvait la sensation d'un charbon ardent. A ces phénomènes locaux se joignaient une agitation générale caractérisée par la chaleur vive de la peau, l'accélération des mouvements circulatoires et une céphalalgie intense; l'appétit était nul, la bouche mauvaise, la soif vive, la constipation opiniâtre. Désireux de mettre en pratique le procédé de MM, Brétonneau et Velpeau, j'appliquai le bandage roulé, et en moins de deux jours je vis disparaître, avec étonnement, je l'avoue, et les phénomènes de l'inflammation externe, et ceux de la sympathie qu'ils avaient éveillée et contre laquelle nous n'opposâmes qu'une diète sévère et une boisson rafraîchissante, moyens qui, dans beaucoup de cas, il est vrai, suffisent pour détruire cette première nuance de l'affection gastrique.

Réflexions. -- Pourrait-on penser que nous aurions obtenu un résultat aussi heureux et aussi prompt, si, docile aux principes de la doctrine physiologique, nous n'eussions combattu cette phlegmasie que par la série des moyens antiphlogistiques, nous ne le croyons pas; aussi ce cas n'a pas peu contribué à nous engager à reconnaître la compression comme un moyen très favorable dans le traitement des inflammations, affectant en nappe des tissus plats et situés superficiellement.

Observation 2^{me}. -- M. C***, de Vizille (Isère), colporteur de toileries, d'une stature élevée, doué d'un tempérament à prédominance sanguine, âgé de 28 ans, jouissant d'une bonne santé, était obligé, par sa profession, de courir le pays; revenu de la Ciotat à Aubagne, le 17 juillet 1826, il ressentit un chaleur brûlante sur le côté externe de la face dorsale du pied gauche. Je fus appelé auprès de lui et je le trouvai atteint d'un érysipèle peu étendu, qu'accompagnait cependant un œdème qui s'étendait sur tout le dos du pied; je n'eus recours qu'au seul bandage compressif qui, maintenu jusqu'au 20 juillet, permit au malade à qui il avait fait éprouver des améliorations progressives, de reprendre ses occupations le 21, sans qu'il n'ait plus rien vu depuis.

Réflexions. -- De quelle nature qu'ait été la cause productive de cette maladie, celle-ci s'entourait de tous les caractères d'un érysipèle; il y avait rougeur vive, douleur brûlante, chaleur élevée et œdème assez étendu, tous caractères propres aux phlegmasies; et bien tout cet appareil de symptômes inflammatoires a cédé à l'action mécanique de la compression, abstraction faite de tous autres moyens médicamenteux, cette légère indisposition n'avait pas réveillé de sympathie.

Observation 3^{me}. -- Mademoiselle R*** (de Las-cours), domestique, âgée de 17 ans, de constitution pléthorique, parfaitement réglée depuis quatre ans, me fut aménée le 4 septembre 1826; elle ne pouvait se tenir debout à cause des douleurs

qu'elle disait éprouver dans le pied gauche. Ce dernier, en effet, était le siège d'un érysipèle qui, occupant toute sa surface dorsale, empiétait un peu sur l'extrémité inférieure de la jambe. Un *renoueur* consulté sur ce cas avait prescrit une saignée au bras, des sanguines sur le point douloureux et des cataplasmes émolliens ; on venait pour me demander mon avis sur ces conseils préalables, en me faisant sentir l'importance d'une prompte guérison ; alors, encouragé par les succès déjà obtenus à l'aide du bandage roulé, je voulais tenter de nouveau son efficacité, et repoussant tous les autres moyens, je l'appliquai immédiatement. Je ne fus obligé d'en continuer l'usage que durant trois jours pour ramener tout à l'état physiologique ; seulement pour combattre la tendance qu'avait la jeune fille à voir se reproduire cette maladie, je la soumis, le 8 septembre, à une large saignée au bras et tout a été ainsi terminé.

Reflexions. -- Si on m'a vu dans cette circonstance repousser des ressources dictées par la raison et les principes, ce n'est ni par entêtement, ni par système, car élève de l'école moderne j'en goûte volontiers les préceptes et j'adopte sans difficulté tous les avis, pourvu qu'ils soient avantageux à la personne qui souffre ; aussi ne m'arrêtant nullement au caractère de celui qui avait conseillé le traitement antiphlogistique, je ne lui préférerais une méthode ancienne que parce que son application moderne me parut, par ses succès, digne de quelque attention. Quant à la saignée dont j'usai en dernier lieu on verra parfaitement qu'ellen'a

eu nul rapport avec le traitement de l'erysipèle en question, mais que commandée seulement par la prédominance du système circulatoire du sujet elle pouvait le mettre à l'abri d'une récidive.

Observation 4^{me}. -- Mademoiselle C***, d'Aubagne, vint me consulter, en octobre 1827; elle était affectée d'un érysipèle à la jambe gauche qui datait depuis deux jours; un frisson léger l'avait précédé, toute la jambe était prise; elle était devenue le siège d'une coloration vive et faisait éprouver une sensation brûlante, mais elle n'offrait presque pas d'œdème; la malade, qui n'éprouvait aucun phénomène général, ne marchait que difficilement. Le bandage roulé fut appliqué et en quatre jours tout fut terminé.

Réflexions. -- Voilà bien une inflammation érysipélateuse qui n'a résisté que quatre jours à la compression circulaire des membres. Qu'on juge par là de l'avantage qu'a ce traitement sur tous les autres, par la promptitude qu'il met dans son action et par la facilité qu'on a à se le procurer. Il n'y aurait peut-être que le traitement des anciens, c'est-à-dire par l'*émétique*, qui pourrait lui disputer le pas; mais encore faut-il, pour qu'on use avec succès de ce moyen perturbateur, que certaines conditions existent; sans cela, il pourrait arriver que loin de guérir on aggravât le mal; de sorte que la compression, qui ne peut-être suivie, lorsqu'elle est méthodiquement exercée, d'aucun accident, a sur les préparations antimoniales une prééminence marquée.

Observation 5^{me}. -- Mademoiselle J***, d'origine génoise, domestique, très régulièrement menstruée, depuis quatre ans avait atteint sa dix-huitième année, lorsqu'elle vit sans cause connue, mais après de légers frissons, le 29 juillet 1829, un œdème assez considérable au pied droit. La rougeur était peu vive, mais la douleur s'accompagnait d'un sentiment de brûlure; la malade ne pouvait marcher, elle appliqua sur son pied des fomentations émollientes qui ne lui procurèrent qu'un soulagement momentané, la nuit fut mauvaise; le 30 l'œdème s'était accru, il occupait tout le pied et l'extrémité inférieure de la jambe. Je fus consulté, j'appliquai moi-même un bandage roulé. Les douleurs devinrent plus vives, cette exacerbation ne dura que deux heures au bout duquel temps la malade souffrit beaucoup moins. Le 31 le bandage est réappliqué, la douleur est nulle, la rougeur a presque disparu, l'œdème a considérablement diminué. La malade garde le repos malgré cet allégement; mais dès le 1^{er} août, désirant reprendre ses occupations, elle marche dans la maison, ayant toujours son bandage, qu'elle garde par précaution jusqu'au troisième jour de la disparition entière de tous les phénomènes morbides.

Réflexion. -- Cette observation, peu intéressante par elle-même, puisqu'elle nous offre la maladie dans sa plus grande simplicité, est remarquable par l'aggravation survenue malgré les applications émollientes et par l'augmentation des douleurs après l'application du bandage roulé.

Cette dernière circonstance se présente quelquefois, mais il ne faut pas se laisser ébranler; car, comme on le voit, après quelques instans d'angoisses, le calme succède à l'orage et la guérison arrive bientôt.

Observation 6^{me} — M. P***, garde général des eaux et forêts, était tourmenté par deux cors (dermite circonserite) (1) placés sur la surface latérale externe du petit doigt du pied droit. Il s'en plaignait comme on a coutume de faire à la moindre variation atmosphérique, lorsqu'un de ses gardes lui conseilla d'appliquer sur eux de l'ail pilé. M. P***, rentra chez lui en écrase deux cayeux (gousses), les applique sur les cors, et se chausse ensuite avec des bottes; l'ail s'étendit sur la face dorsale du pied, et y détermina un érythème très douloureux qui bientôt se couvrit de phlictènes nombreuses. Je fus appelé, mon premier soin fut d'ouvrir les phlictènes que je recouvris de papier brouillard enduit de cérat de Goulard, et j'appliquai par dessus le bandage roulé. Le deuxième jour, des phlictènes avaient paru à la partie interne du pied, que quelques irrégularités dans le bandage avaient soustraite à son action; on le réapplique plus méthodiquement. Le repos et ce traitement continué pendant trois jours ont suffi pour amener la guérison complète.

Réflexions. — Si l'application que M. Velpeau a

(1) Voir notre note insérée dans le 2^e Bulletin de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département du Var, séant à Toulon.

faite de la compression au traitement des brûlures avait besoin d'être justifié, nous apporterions à son appui l'observation précédente. En effet, bien qu'ici l'agent morbide ne soit pas le feu, il a avec ce dernier une analogie telle que, dans le début de la maladie, on peut établir entre l'un et l'autre un parallèle parfait. Que résulte-t-il en effet de l'application continuée pendant quelque temps des molécules de l'ail sur la peau, les mêmes phénomènes qu'offre une brûlure du deuxième degré, c'est-à-dire érythème avec soulèvement de l'épiderme.

Lorsque nous fûmes appelé, les phlictènes existaient, le pied avait augmenté de volume. Le bandage roulé s'opposa au développement des phlictènes dans le point comprimé, mais il s'en développa dans un autre où l'action du bandage n'avait pas été soutenue ; on le réappliqua, et en trois jours tout rentra dans l'ordre ; le malade put vaquer à ses occupations, qu'il avait été forcé d'interrompre.

Observation 7^{me}. — M. L***, cultivateur, âgé de 19 ans, parfaitement constitué, eut un furoncle à la partie moyenne et externe de la jambe droite ; il y fit peu d'attention, ne le combattit que par des émolliens et le repos. En peu de temps la suppuration se forme et se fait jour d'elle-même, il ne coule que peu de pus ; cependant le soulagement fut si complet que le malade reprit ses travaux ; il cultiva la terre pendant deux jours ; les douleurs se renouvelèrent près le point primitive-ment affecté ; l'extrémité tarsienne de la jambe et la face dorsale du pied se couvrirent d'une érup-

tion phlicténoïde et de vésicules plates, circonscrites, pleines d'un liquide blanchâtre, séro-purulent; ces petits foyers avaient envahi toute la jambe, qui était engorgée jusqu'à deux pouces au dessous du genoux ; le malade souffrait cruellement. Je fus appelé le 19 novembre 1827, la jambe avait augmenté considérablement de volume, une rougeur vive la couvrait en entier, la pression exercée sur elle augmentait vivement les douleurs. Il y avait évidemment ici une complication d'érysipèle et d'éruptions phlicténoïdes. Je conseillai l'usage des fomentations émollientes ; la nuit fut mauvaise, le malade ne put dormir qu'imparfaitement à cause des douleurs vives qu'il éprouvait; le 20 je fis ajouter aux substances émollientes la décoction de tête de pavot, on en arrosa le membre ; les douleurs furent moindres, mais elles persistèrent; le gonflement ne diminuant pas, les phlictènes de la face dorsale du pied s'étaient ouvertes et laissaient des portions de derme à nu. Je recouvris les points suppurés de papier brouillard enduit de cérat, et j'entourai le membre d'une bande roulée depuis l'extrémité des doigts jusqu'à un pouce au dessous du lieu où se terminait la maladie. Le bandage fut appliqué dans la matinée du 21, les douleurs devinrent moindres et disparurent ; elles ne se firent plus sentir que vers le soir, ou si on discontinuait de mouiller le bandage de la décoction narcotico-émolliente dont nous avons déjà parlé. La nuit fut bonne le 22; le gonflement était moins considérable, beaucoup de phlictènes s'étaient ouvertes et laissaient sortir le liquide

dont elles étaient remplies ; nouvelle application et du cérat et de la bande, et ces moyens continués jusqu'au 27 du mois de novembre, ont suffi pour ramener la jambe à son état naturel, son épiderme est tombé en totalité par plaques assez larges.

Réflexion. Ici la scène sans changer de face se complique ; des éruptions viennent s'ajouter à l'érysipèle, aussi notre traitement a subi quelques modifications qu'il est juste de signaler : La compression a été mise en usage mais elle n'était pas seule puisqu'on lui a adjoint du cérat et une décoction narcotico-émolliente qui, soit à cause de l'humidité qu'elle entretenait sur le point affecté, soit à cause de sa propriété narcotique, était vivement réclamée par le malade lorsque l'appareil était sec ; mais quoique le bandage n'ait été employé ici que comme moyen auxiliaire, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il a dû contribuer à la promptitude de la guérison.

Observation. 8^{me} -- Madame N***, âgée de 60 ans, d'un tempérament pléthorique, douée d'un embonpoint considérable, portait depuis neuf ou dix ans un large ulcère à la jambe gauche ; elle avait épuisé toutes les ressources de l'art, et après avoir consulté à tort et à travers elle s'était déterminée à ne plus rien faire, lorsque vers la mi-août 1827 elle sentit des duretés se former dans le mollet droit, la jambe du même côté devint œdémateuse, les tégumens qui la recouvrivent devinrent érysipelateux, la malade souffrait beaucoup. Je fus

appelé le 20 août, on me montra d'abord la jambe ulcérée en me disant que ce n'était pas pour cela que j'ayais été mandé, et on m'offrit l'autre, c'est à-dire la droite, qui était le siège d'un œdème considérable; la jambe et la partie inférieure de la cuisse étaient dures, luisantes et colorées fortement en rouge. On sentait sous le jarret des ganglions engorgés qui se continuaient tout le long de la partie interne de la cuisse jusqu'au pli de l'aine. L'ulcère qui se remarquait à l'autre, était vivement enflammé, ses bords relevés avaient la couleur de la lie de vin, il ne s'exhalait de sa surface grisâtre qu'un ichor sanieux, et il donnait lieu à des douleurs atroces. J'appliquai d'abord seize sanguines *dans l'ulcère*, et je couvris la jambe droite d'un bandage roulé. La malade ne voulut pas en supporter un autre sur la gauche. La diminution des douleurs de l'ulcère fut le seul amendement que nous obtîmes. Le 27 août, une oppression grave se déclare, la malade est suffoquée, son pouls est large, plein et développé; une saignée générale est pratiquée, le calme renaît; mais ces moyens divers ainsi que la bande roulée qui furent continués jusqu'au 4 septembre avec le soin, vers les derniers temps, d'imbiber le bandage de sons acétate de plomb étendu d'eau, n'amènèrent aucun résultat favorable.

Reflexions. -- Voici un cas où la compression a échoué, il sortait en effet du cadre des indications, aussi ne l'ai-je rapporté que dans l'intention de démontrer que ce n'est point un moyen applicable à tous les maux, et en effet dans les cir-

constances où les tissus placés profondément se soustraient en quelque sorte à l'action compressive, il est inutile et même dangereux de s'en servir.

Il est hors de doute qu'un praticien qui n'aura jamais usé de la compression circulaire sera émerveillé de ses résultats lorsqu'il l'emploiera dans les cas qui la réclament, et son étonnement pourra être porté jusqu'au point de s'engouer pour un moyen qui, s'il réussit dans certains cas, échoue dans d'autres. De là l'utilité de la connaissance de ce principe général, que la compression sera d'autant plus efficace qu'elle agira plus immédiatement, aussi ne sera-t-elle de nul effet dans les inflammations glanduleuses qui, recouvertes par les tégumens communs et par la couche sous-cutanée, sont trop éloignés de la périphérie ; mais ce qui est encore juste, c'est que si sous l'influence de ces inflammations profondes les tissus sur-jacents participent à la maladie, vainement emploierait-on la compression ; car, comme la lésion extérieure tire sa source d'une cause que la compression ne peut pas atteindre, ce moyen ne sera d'aucune utilité ; mais si au contraire les ganglions s'engorgent sympathiquement à l'occasion d'un érysipèle accessible à la compression. Cette dernière en anéantissant la cause première détruit les effets secondaires.

Ces notions théoriques, que vient justifier l'expérience, semblent indiquer l'usage de la compression contre ces opiniâtres ulcérations qu'on rencontre si souvent aux extrémités abdominales

chez les vieillards , aussi avons-nous associé avec beaucoup de succès , ces moyens aux antiphlogistiques locaux dans le traitement de deux larges ulcères aux jambes existant depuis dix-huit ans , et dont la curation , qui a été obtenue en six mois de temps , ne s'est jamais démentie , ni n'a amené à sa suite aucun fâcheux résultat , grâce aux soins que nous avons mis à remplacer cet exutoire morbide et invétéré par d'autres exutoires artificiels . La compression dans ces cas et dans une foule de solutions de continuité d'après l'opinion de M. Reveille Parizé , peut être augmentée avec succès localement par une plaque de plomb ou de tout autre métal , non oxidable , pourtant assez ductile pour pouvoir être soumis au Laminoir ; car , vainement voudrait-on reconnaître à la feuille de plomb des propriétés particulières ; ses molécules sont trop rapprochées pour agir autrement que d'une manière mécanique . D'ailleurs M. le professeur Recamier , à observé que les métaux purs jouissent en général de propriétés peu actives ; mais sitôt qu'ils se combinent avec l'oxygène leur action sur l'organisme change de nature .

Voici ce que disent sur les qualités médicamenteuses du plomb en feuille , deux savans dont les noms chers à la science , sont heureusement associés dans le grand et prolixe dictionnaire des sciences médicales .

« Quelques chirurgiens ont conservé l'habitude
 « d'appliquer sur les vieux ulcères une lame de
 « plomb qui selon eux en opère la guérison par
 « une propriété dessicative inhérente à ce métal ,

« mais qui, selon nous, n'a de vertus bien réelles
 « que celles de prémunir l'ulcère contre les at-
 « teintes qui pourraient lui être portées, et d'en
 « applatir mécaniquement les bords ce qui les
 « rapproche du centre ulcéré. » (1)

Toutefois, si dans un grand nombre de cas ce moyen de compression plus actif s'est montré favorable, nous ne devons pas laisser ignorer que vainement on voudrait le considérer comme toujours utile. Car il a échoué complètement entre nos mains dans un ulcère existant seulement depuis un mois. Ce n'est donc que dans des circonstances particulières qu'on pourra en user avec succès. Il est un autre mode de compression que je dois signaler en passant : c'est celui que les Anglais (2) ont appliqué au traitement des cancers,

(1) Percy et Laurent, *Dictionnaire des Sciences médicales*. Tome 43, pag. 299.

(2) Desault a opposé d'abord, avec avantage, la compression contre les engorgemens squirreux du rectum ; Yonge l'a mise ensuite en usage, en Angleterre, contre les cancers latens ou ulcérés ; repoussé par Charles Bell, qui entraîne de son côté les médecins de Midlesex, ce moyen thérapeutique est reproduit par Pearson, employé avec succès par Baynton, et son usage a procuré à M. Recamier, dans des cas analogues, des cures incontestables et nombreuses. « Un praticien, dit M. Velpeau, dans ses *Nouveaux Eléments de médecine opératoire*, en avait obtenu (de la compression), au mois de septembre 1829, dix guérisons complètes, quatre autres très avancées, et quatre autres qui l'étaient moins, sur trente malades qu'il y avait soumis.

Si la compression n'amène pas toujours des résultats aussi brillans ; elle a l'inappréciable avantage de diminuer les

et qui consiste dans l'application de bandelettes agglutinatives ou d'un bandage roulé sur eux. Les succès signalés qu'on en a retirés, ont fait de ce moyen une ressource précieuse.

Observation 9^{me} --- M. J***, âgé de 53 ans, ressent, dans la nuit du 7 au 8 avril 1832, des impressions pénibles dans le pied gauche; à son lever, il le trouve enflé et douloureux, il l'immerge dans l'eau tiéde, les douleurs ne diminuent pas, des frissons légers se manifestent, le malade se plaint de mauvais goût à la bouche, qui est devenue pâteuse, amère; d'un défaut d'appétit marqué; une coloration rosée se montre sur la alléole externe, qui devient le siège d'un œdème plus

dangers de l'opération; car elle réduit le volume de la tumeur, qu'elle circonscrit, en quelque sorte, dans ses limites morbides, et rétrécit le calibre des vaisseaux dilatés. Son action ici est identique à celle qu'elle exerce contre l'érysipèle, elle refoule les fluides qui abreuvent, qui gorgent les solides sur lesquels elle agit immédiatement; elle y diminue la vie; elle l'y étouffe, pour ainsi dire, en les privant de leurs moyens de nutrition et sanguine et nerveuse; elle les atrophie enfin, ainsi que l'attestent MM. Roche et Sanson, qui ont vu chez une femme, morte d'une affection cancéreuse interne, la glande mammaire presque réduite à la dimension d'une pièce de six liards, par la compression long-temps exercée sur elle, pour un squirre dont elle était atteinte. (*Nouveaux éléments de Pathologie médico-chirurgicale, etc.*) Aussi, à moins que les douleurs que ce mode de traitement éveille quelquefois, ne le rendent insupportable, ou que des circonstances particulières ne se rencontrent, il est le plus communément suivi d'heureux effets.

considérable. On lui conseille l'application de compresses trempées dans l'eau de sureau, d'un cataplasme émollient, les douleurs ne font que s'accroître, elles deviennent brûlantes; la nuit est mauvaise, la journée du 9 est passée dans les angoisses. Je suis appelé ce jour là vers le soir; voici comment je trouvai le malade: son état général était bon, il était sans fièvre, son pied gauche était enflé ainsi que l'extrémité de la jambe du même côté; en dehors du pied on remarquait une rougeur vive, qui cérait sous l'impression du doigt, les douleurs étaient rapportées à la sensation d'un charbon ardent. Les phénomènes gastriques relatés plus haut persistaient, un bandage roulé est appliqué depuis l'extrémité des orteils jusqu'à mi-jambe; soulagement instantané qui se prolonge pendant la nuit, jusqu'à ce que par la diminution de l'œdème les jets de bande se déplaçant, une douleur vive se manifeste sur le coude-pied. Le malade prévenu sur ce point, réapplique la bande, est de nouveau soulagé et se rendort tranquillement. Le 10, l'amélioration est notable, le gonflement est moindre, le pied peut servir d'appui au corps, quelques pas sont formés sans beaucoup de douleur, le bandage est continué jusqu'au 12, jour où tous les phénomènes pathologiques s'étaient éclipsés.

Ici le mal était léger, sans doute, mais combien le soulagement a été subit. Quelle méthode aurait été plus prompte et plus sûre dans ses résultats? Enfin, nous nous plaisons à le répéter, le bandage compressif, qu'on peut si aisément

trouver sous la main , qui n'entraîne après lui nul embarras , nul dérangement , est une des ressources les plus propres à opposer aux phlegmasies superficielles du système cutané , aux congestions périphériques et largement étendues.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

SUR LA COMPRESSION DES MEMBRES.

Pour apprécier à sa juste valeur l'utilité de la compression dans les inflammations cutanées idiopathiques , il faut considérer le phénomène phlegmasique comme purement mécanique , c'est-à-dire comme le résultat de l'accumulation , plus au moins active de fluides sur une partie quelconque. Ces fluides détournés de leur cours naturel par une cause dont la nature tantôt nous est connue , et qui le plus souvent nous échappe , s'accumulent dans le point irrité , y stagnent et donnent lieu au développement du caractère de la phlegmasie propre au tissu malade. Ce dernier ayant une sensibilité plus exquise se colore tantôt d'un rouge vif et augmente de volume , d'autre fois ce dernier phénomène existe sans coloration plus vive mais une douleur plus ou moins aiguë se fait sentir , elle résulte , soit de la distension qu'amène dans la partie le séjour d'une trop grande quantité de liquides , soit du contact de ces derniers trop abondans sur des parties qui , dans l'état de santé , n'en recevaient que dans une mesure donnée , etc.

On a argué, le croirait-on, de cette sur-activité de la circulation et de l'innervation en faveur de l'asthénie (1): « Il y a dans l'inflammation, dit-on, « excès de sensibilité; mais cette propriété est « troublée. Il y a aussi surabondance de fluides, « continue-t-on, mais de fluides qui stagnent ou « ne circulent plus d'après les lois ordinaires, des « fluides qui tendent à passer sous l'influence de « la chimie ou de la nature morte. La force donc, « loin d'être en plus, est d'autant moindre que « l'inflammation est plus forte. » Cette conséquence découle naturellement de ses prémisses, aussi pour en démontrer le peu de justesse il faudra renverser les bases sur lesquelles elle s'étaye: le mot de trouble dont on use pour caractériser les modifications imprimées à la sensibilité d'une partie enflammée, exprime bien la condition de cette sensibilité, mais il laisse dans le vague sur sa qualité. En effet, comment cette sensibilité est-elle troublée? mais, on l'a déjà dit: par excès....

Il y a surabondance de fluides, mais de fluides, ajoute-t-on, qui tendent à passer sous l'influence de la chimie ou de la nature morte.... Ici, nous l'avouons, notre intelligence trouve des bornes insurmontables, car il nous sera toujours difficile d'admettre une analogie quelconque entre des fluides dont la circulation, modifiée par le phénomène de l'inflammation, s'éloigne des règles générales qui président dans l'état normal à cette

(1) Voyez les *Archives générales de médecine*, numéro de juillet 1826.

importante fonction , et ceux qui imbibent un cadavre et qui sont réellement dans les circonstances propres à passer sous l'influence de la nature morte. Cette réflexion est si juste, que , dans le cas d'une contusion violente où un grand nombre de petits rameaux sanguins ont permis au sang de s'extravaser, c'est-à-dire de ne plus être retenu dans le calibre de leurs vaisseaux respectifs , qu'arrive-t-il ? La présence des fluides épanchés se manifeste par la coloration bleuâtre des tégumens qui s'efface peu à peu en prenant des nuances diverses, suivant l'activité de la force absorbante, qui les reporte dans le torrent circulatoire général ; et certes l'on n'osera pas dire que lorsque cette contusion se termine par suppuration , c'est une preuve que les fluides ont subi une altération inorganique , puisque c'est sous l'influence de la vie que cette altération a été effectuée et que le pus , de quelle qualité qu'il soit , est toujours le résultat d'un phénomène vital , ce qui l'atteste ce sont les rapports analogiques qu'offre sa composition avec celle du sang.

Après avoir examiné la force des tissus enflammés d'une manière générale , envisageons-la individuellement sur quelques organes en particulier. Eh quoi ! l'estomac irrité est trop faible , lorsque les alimens le fatiguent et l'obligent à s'en débarrasser , lorsque l'ingestion d'une substance excitante , du bouillon, du vin par exemple, le provoque et le rend le siège de sensations pénibles. Le poumon est-il trop faible lorsque son parenchime gorgé de sang est entravé dans ses fonctions ? Un

muscle doit-il être accusé de faiblesse , lorsqu'affectionné d'une phlegmasie aiguë ou chronique , il est devenu inhabile à la myotilité? Ce robuste laboureur enseveli dans un coma profond , doit-il en accuser la débilité de son cerveau. Non , non , l'estomac sera faible , pour nous , lorsqu'il se laissera remplir outre mesure comme une poche inerte. Nous accuserons de faiblesse un poumon dont les vésicules remplies d'air n'auront plus la force de réagir ; nous reconnaîtrons la faiblesse d'un muscle , lorsque son inaptitude au mouvement dépendra d'un état de paralysie, ou d'un défaut relatif de vitalité dont un des principaux signes sera l'atrophie.

Cette digression paraîtra oiseuse aux personnes qui ignorent que c'est en imprimant à l'inflammation le caractère de faiblesse , qu'on a cru démontrer l'utilité des moyens compressifs ; quant à nous , nous croyons pouvoir prouver que le phénomène dont deviennent le siège nos parties quand elles s'enflamment peut être combattu efficacement par l'action mécanique de la compression , sans qu'il soit utile de faire intervenir l'asthénie pour rendre raison de ses heureux résultats.

En effet qu'une cause irritante quelconque agisse sur un membre , en altérant ou sans altérer sa texture , mais de manière à y amener un afflux considérable , une vraie inflammation , quel est le premier résultat de cette cause inflammatoire ? Quelle est la source de tous les désordres subséquents ? De cet engorgement qui ne manque pas d'arriver suivant la nature des tissus ? De cette coloration vive

et de cette violente douleur ? N'est-ce pas l'abondance des liquides qui , engorgeant les capillaires , met des obstacles à la circulation , et , dans certains cas , l'empêche complètement (gangrène) ? Oui , sans doute , répondra-t-on , aussi agissons-nous sur les tissus ou directement , en leur enlevant les fluides qui les abreuvent , par les saignées locales , ou indirectement , en empêchant ces derniers d'y arriver , à l'aide des saignées générales et des révulsifs ; mais parvient-on toujours , par ces moyens divers , à la résolution de l'inflammation ? Assurément il n'entre pas dans nos intentions de jeter sur eux la moindre défaveur , car ils sont pour nous d'une telle importance que , sans leur secours , nous renoncerions en conscience à la pratique de l'art de guérir ; aussi n'est-ce point pour nous expliquer sur leur avantage , que nous avons entamé cette question , mais seulement pour démontrer que , lorsque le siège de la phlegmasie est susceptible d'une compression égale et soutenue , on doit l'employer , avant d'avoir recours aux antiphlogistiques directs ou indirects , qui n'atteignent pas toujours le but qu'on a en vue , tandis que la pression exercée sur les liquides , par l'entremise des solides qu'ils gorgent , contrebalancera l'action de la cause irritante qu'ils appelle , et les forcera de rester dans leurs vaisseaux respectifs . Si déjà la congestion est opérée , que les fluides se soient rassemblés en masse dans une partie dont le volume s'est accru , on recourra encore à la compression , qui obligera ces fluides déplacés de rentrer dans le torrent circulatoire par la voie des

bouches absorbantes, et rétablira ainsi l'équilibre. Les fluides séreux que la compression empêche d'arriver dans le péritoine et qu'elle oblige de suivre les voies excrétoires de l'économie, doivent obéir à un pareil mécanisme, (1).

Les auteurs qui se sont le plus occupés de la compression, frappés des succès rapides qu'ils en retiraient, étaient tentés de crier au miracle. L'illustre praticien de Tours, M. Bretonneau, déclare lui-même qu'après avoir employé le bandage compressif, chez un garde forestier, dans un cas grave, il fut si émerveillé des résultats avantageux qu'il en obtint qu'il était sur le point de s'écrier : *voilà l'antiseptique, l'antiphlogistique par excellence...* Le jeune professeur qui, après s'être nourri de ses savantes leçons, s'est déjà placé si haut dans l'opinion des savans, déclare que la compression est un des moyens les plus efficaces que l'on puisse

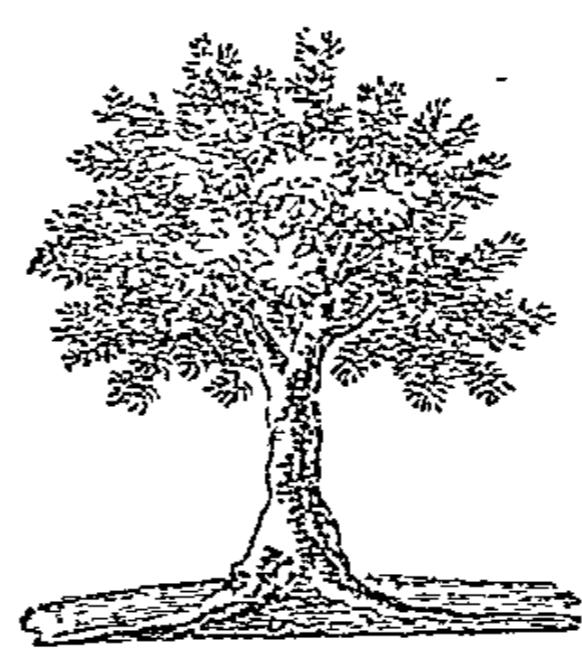
(1) L'efficacité de la compression, dans l'ascite, est attestée par de faits nombreux et paraît constituer une ressource efficace dans quelques variétés de l'hydropisie abdominale, au rapport de M. Godèle de Soissons et de M. Bricheteau. (Voir les *Archives générales de médecine*.) Mais ne pourrait-on pas en user avec avantage, dans cette réaction générale qui succède au sentiment de froid qu'éprouve un membre dont l'artère principale anévrismatique a été liée ? Cette opinion est de M. Velpeau, et nous l'adoptons d'autant plus volontiers, que bien qu'ici on n'ait pas une phlegmasie superficielle à combattre, le trouble, qui survient dans cette circonstance, caractérisé par une chaleur vive, une torpeur pénible, etc., nous semble envahir si largement la partie, qu'il ne peut être combattu que par un moyen contentif, qui, largement appliqué, s'oppose à l'irruption trop forte des fluides.

tenter contre les inflammations aiguës des membres en général ; qu'il est applicable à tous les cas sans distinction , lorsque la phlegmasie est bornée à la couche sous cutanée et aux tégumens , que cette phlegmasie est répandue en nappe et non rassemblée en masse pour former des noyaux phlegmoneux. Mais , à travers ces louanges , il ne manque pas de dire , qu'il ne prétend pas en faire une panacée , un remède universel , que , dans certains cas , il serait inutile , et qu'enfin il a besoin quelquefois d'être associé à d'autres moyens pour qu'il jouisse de toute son efficacité ; que chez les sujets forts , dans les inflammations étendues , une saignée plus ou moins copieuse ne peut être que favorable ; que l'on doit arroser l'appareil de quelque liqueur résolutive , adoucissante ou narcotique , suivant les cas divers qui s'offrent dans la pratique.

M. Velpeau signale encore l'importance de bien appliquer le bandage , il dit , avec beaucoup de raison , que ce n'est point avec des mots qu'on peut apprendre à le placer convenablement , que c'est en s'exerçant au lit des malades que l'on devient habile dans ce métier.

Ces explications pouvant induire en erreur sur notre foi médicale , et voulant nous soustraire aux reproches d'enthousiaste ou d'exclusif , nous dirons aux amis outrés (sil en est encore) de la doctrine *physiologique* , de cette doctrine pleine d'avenir , que d'aveugles sectaires ont voulu traduire par les les mots restreints , bornés de médecine de l'irritation ; nous dirons à ceux qui ne sont satisfaits qu'à la vue de l'écoulement du sang : ouvrez la

veine de l'individu pléthorique qu'un érysipèle attaque , couvrez la surface érysipélateuse de sanguines avant d'appliquer le bandage ou après l'avoir appliqué. Que celui qui professe pour les anciennes doctrines un respect, dont l'éclat et le ton de vérité des théories modernes nous ont trop évidemment éloigné , fasse passer son tartrite antimonié de potasse , et imprime par là au canal intestinal une modification propre à influencer efficacement les tégumens extérieurs ; nous le concevons. Et c'est là le motif pour lequel nous réclamons , nous , qui sans être ecclétique exagéré , ne repoussons aucun système , le droit de parler avantageusement des moyens compressifs soit qu'on les applique seuls , soit qu'on en use à titre d'adjuyants dans les cas de phlegmasies périphériques , et largement étendues du système cutané.



LITTÉRATURE FRANÇAISE.



D'ARTILLERIE

DEVENU CAMPAGNARD.

PAR M. GUREL,

Chef d'institution à Toulon ,

Membre de la Société des Sciences , Belles-Lettres et Arts
du département du Var.

L'histoire prononce avec complaisance le nom des intrépides voyageurs qui , pour étendre le domaine de nos connaissances , vont au delà des mers , s'aventurer dans des régions sauvages et inconnues. Les tropiques n'ont pas de feux , les pôles n'ont pas de glaces capables de les effrayer. Déterminés à tout souffrir et à tout braver ; prêts à troquer leur vie contre une découverte utile , ils se dévouent héroïquement aux progrès de l'esprit humain. Aussi devant leur gloire disparaît aux yeux du philosophe , celle des trônes et des conquêtes.

Que ceux pour qui la gloire a des attraits s'élancent donc sur les pas de ces illustres aventuriers. Pour moi , plus timide et plus modeste en

mes goûts , j'aime par des sentiers frayés , parcourir des contrées où ma tête trouve un abri contre l'orage , où ma figure ne soit point un objet de curiosité , où mes yeux rencontrent des faces humaines qui retracent mes sensations et y répondent.

J'aime , non à lutter contre les bêtes féroces , les antropophages et les élémens , mais dans mes courses les plus périlleuses , à gravir en compagnie et jusqu'à mi-côte à travers les roches crevassées des Alpes ou des Appenins. J'aime à m'enfoncer , sous les voûtes majestueuses d'une belle forêt , sanctuaire de la méditation , à errer sur les bords romantiques d'un lac , et à m'asseoir , dans une soirée d'été , au bord d'un ruisseau solitaire , dans une soirée pluvieuse d'hiver , au foyer hospitalier du bûcheron.

J'aime , mon album sous le bras , aller crayonner en Piémont , une cascade , avec ses gerbes d'écume et ses larges rideaux diaphanes où la lumière se joue et se décompose en mille couleurs ; en Italie , les restes d'un antique monument , qui me rappellent quelque grand souvenir ; en Espagne , un costume andalous , dans une scène nocturne et mystérieuse qui vienne varier mes rêveries et mes petites aventures de voyageur.

Les accidens de la nature agreste et paisible , les ruines et leurs traditions superstitieuses ont pour moi d'irrésistibles attractions. Cependant comme les sortes d'émotions réveillent le sentiment et rendent à l'âme toute son énergie , j'aime aussi quelquefois les scènes dramatiques , et surtout les hor-

reurs d'une tempête , lorsqu'au milieu de la nuit , la mer remuée jusqu'au fond des abîmes , élève ses flots phosphorescens et sa voix mugissante dans une atmosphère chargée de vapeurs enflammées , pourvu que , simple témoin de ce désordre solennel , je sois à l'abri de tout danger , sous la voûte d'un rocher tutélaire ; heureux dans ma sécurité , par le contraste des périls dont le tableau se dessine largement sous mes yeux. Le plaisir avant tout , ensuite la science , puis la fortune et la gloire , si le hasard jamais me les fait rencontrer en chemin.

C'est ainsi que le récit de mes courses n'a de l'intérêt que pour moi. Ne dois-je pas regarder comme une espèce de bonne fortune , la découverte dans mes cartons , d'un paysage qui me rappelle quelques utiles souvenirs ?



*Être utile est une obligation que
l'Homme contracte en naissant ,
et dont la mort même ne l'ac-
quitte pas.*

(M^{me} de Staël.)

J'étais sur la rive gauche du Var , à quatre lieues de Saint-Laurent , jouissant d'un spectacle magnifique et me laissant aller aux douces réflexions qu'inspire dans la solitude la chute d'un beau jour d'automne , lorsque la fraîcheur du crépuscule m'avertit qu'il était temps de penser à un

gîte pour la nuit. Je montai au haut de la colline, et de là j'aperçus au pied d'une montagne, un village enveloppé dans une vapeur blanche et compacte. Mais comme je le jugeai à plus d'une lieue de distance, je me déterminai à demander l'hospitalité aux habitans d'une belle ferme qui s'élevait dans la plaine, au milieu d'une touffe de chênes et de sapins. Ce fut une heureuse inspiration.

Une demi-heure après, je causais dans un salon propre et commode, avec un officier d'artillerie, qui, tout froissé par les événemens politiques et par l'ingratitude du pouvoir, s'était retiré dans sa campagne pour ne plus voir d'autre fumée que celle de sa cuisine. Je l'appellerai M. Blandel; car sa modestie ne me pardonnerait pas de l'avoir présenté sous son véritable nom. L'amélioration progressive de la classe pauvre et laborieuse était devenue sa passion dominante. Là tendaient toutes ses pensées; là tendaient toutes ses actions. Aussi était-il un objet de jalousie et de haine pour la petite aristocratie des environs qu'il méprisait, après l'avoir jugée.

Le curé du village voisin était le seul homme qu'il eût admis dans sa familiarité. « Ce vénérable vieillard, me dit mon hôte, a pris pour règle de conduite cette maxime de Clément XIV, qu'un prêtre n'a rien à faire avec le monde que pour l'instruire et l'édifier. Respecté par la révolution à laquelle il se soumit autant par principes que pour ne pas se séparer de ses bons villageois qu'il aime comme ses enfans, il est devenu suspect à ses supérieurs qui l'ont condamné, pour ainsi dire,

à un exil perpétuel , dans sa petite paroisse située à l'extrémité du diocèse. Il s'en console facilement par l'estime dont il jouit. Il la mérite ; car il est impossible de mieux comprendre , et de mieux remplir les devoirs attachés à son ministère sacré. »

« Ses loisirs sont remplis , ajouta M. Blandel , par l'instruction gratuite qu'il donne aux enfans du village. Il leur enseigne la lecture, l'écriture , le caleul et le catéchisme ; puis il m'adresse ceux qui offrent le plus de ressources intellectuelles , et je me charge d'achever leur éducation. »

Le portrait que M. Blandel venait de me faire de son vénérable ami , m'avait vivement intéressé ; mais il avait touché une corde montée à mon diapason , et je m'empressai de lui demander quel genre de connaissances il transmettait à ses élèves. Ce sujet avait pour moi un attrait particulier; car j'ai toujours attaché la plus haute importance à la manière d'élever la jeunesse.

« Je suis d'autant plus porté à vous satisfaire sur ce point , me répondit-il ; que vous êtes capable d'apprécier l'utilité de mon système , et que vous pourrez le propager dans vos voyages. »

Après le souper auquel avait présidé la plus franche cordialité , M. Blandel fit éclairer une grande salle , dans laquelle étaient rangés quinze petits bureaux de bois de pin , portant chacun son numéro d'ordre. Il les avait confectionnés lui-même.

Au fond de la salle entre les deux fenêtres , s'élevait la tribune du professeur , au dessus de la-

quelle on lisait cette maxime encourageante.

DIEU A FAIT L'HOMME CAPABLE DE SE PÉRFECTIONNER EN TOUT.

Sur les autres murailles, on voyait, ici le résumé de l'arithmétique usuelle, compris dans la démonstration écrite d'une seule *règle de trois composée*; là, des figures de géométrie, de mécanique, des leçons d'arpentage et d'économie rurale, partout des préceptes de morale et de civisme. C'était le répertoire de toutes les connaissances qu'on n'enseigne nulle part dans les écoles publiques, par la raison qu'elles sont nécessaires partout. Ainsi, les yeux des élèves ne pouvaient rencontrer et ne transmettre à l'esprit que des idées utiles, au cœur, que des sentimens de patriotisme et de vertu. Cette manière ingénieuse d'instruire non seulement par les oreilles, mais encore par les yeux, me parut une innovation capable de faire sourire de dédain tous les partisans des vieilles routines, et à ce titre, elle méritait toute mon estime. J'en pris note.

« Depuis long-temps, me dit alors M. Blandel, des esprits judicieux se sont élevés contre notre système d'éducation si peu en harmonie avec nos besoins, et je suis peut-être le seul en France, qui aie le courage de marcher franchement dans la voie des améliorations. Mes élèves ne savent ni grec ni latin, mais ils écrivent leur langue avec pureté; ils calculent, ils dessinent, ils lèvent des plans, et ils connaissent leurs devoirs et leurs droits de citoyens. Je commence à recueillir le fruit de mes efforts: depuis quelques années,

bien des préventions, bien des préjugés ont disparu dans nos campagnes, et à mon exemple mes voisins, dans la culture de leurs terres, s'affranchissent du joug de la routine pour adopter des règles plus conformes aux connaissances acquises en divers lieux par le moyen de l'expérience et de l'observation. Nous jouissons même déjà d'une caisse déparngnes, et nous travaillons à l'établissement d'une petite banque industrielle. Comme vous le voyez, nous voguons ici dans le progrès, à pleines voiles. »

« Demain matin, ajouta-t-il, si vous voulez bien passer quelques heures de plus avec moi, j'aurai l'honneur de vous présenter mes élèves, et de les faire manœuvrer sous vos yeux. Je suis persuadé que vous applaudirez à la variété et à l'utilité de leurs connaissances. Je m'applique, dans mon école, à abaisser le niveau de la science au niveau de l'industrie ; j'ajoute ainsi à la valeur des idées par l'association de la pratique à la théorie. »

Le lendemain matin, je fus éveillé par les aboiemens des chiens et les cris de quelques enfans. J'ouvris ma fenêtre, et je vis dans un champ voisin, M. Blandel et ses élèves attelant des bœufs à une charrue de nouvelle invention dont ils faisaient l'essai. Les uns examinaient le mouvement des roues, les autres le jeu intérieur de la machine que l'officier, couvert de sueur, faisait manœuvrer comme une pièce de campagne, à la tête de ses artilleurs.

Bientôt je fus me mettre de la partie, et je re-

grettai vivement que la fortune m'eût placé dans une situation à rendre impossible pour moi , le bonheur champêtre dont le tableau se développait sous mes yeux , et que mon cœur savait si bien apprécier.

« Nous commençons ainsi toutes nos journées , me dit M. Blandel , par un travail agricole qui dure trois ou quatre heures lorsque le temps est beau , et quand il pleut , nous avons le rabot et l'enclume. L'exercice du corps est nécessaire à un homme qui , dans sa première jeunesse , a arpентé l'Europe en tout sens. Il est aussi indispensable à des jeunes gens qui doivent se faire des membres robustes pour supporter plus facilement dans la suite les pénibles travaux qui les attendent. On ne saurait accoutumer trop tôt les enfans à la fatigue. D'ailleurs il faut bien leur fournir le moyen de s'acquitter envers moi. »

Au temps prescrit , une cloche sonna l'heure du déjeûner , et quelques instans après , celle des travaux intellectuels. Alors M. Blandel m'invita à entrer dans la salle des études : il me plaça sur la tribune à côté de lui , et fit exécuter plusieurs exercices de littérature et de géométrie pratique qui excitèrent ma surprise. Il leur adressa ensuite plusieurs questions d'économie rurale et même de droit civil , auxquelles ils répondirent avec une justesse quiacheva de me donner la plus haute opinion de leur intelligence et du mérite de leur professeur.

Je suis convaincu , lui dis-je , que vos élèves seront propres à beaucoup de choses en sortant de

vos mains. Mais pourquoi négliger entièrement certaines connaissances qui réunissent jusqu'à un certain point l'utile et l'agréable , telles que la géographie et l'histoire.

« La géographie , me répondit-il , n'est pas négligée , quoique nous soyons fondés ici à la regarder comme un objet de luxe. Voyez à côté de la porte cette grande mappe-monde. Trois élèves la connaissent si bien , qu'ils sont capables de la tracer de mémoire sur des tableaux de toute dimension. »

« Quant à l'histoire , ajouta-t-il , elle est sans utilité pour celui qui n'y cherche que le récit des victoires , des défaites et des révolutions qui ont changé la face des empires. Ce n'est alors qu'un immense théâtre où les mêmes acteurs , sous des déguisemens différens , viennent représenter les mêmes drames , drames terribles dans lesquels les peuples mis en jeu ; s'ébranlent , se heurtent , se brisent et disparaissent pour la plus grande gloire de quelque illustre scélérat. C'est tout ce que mes élèves pourraient y voir. Les grandes leçons qu'elle renferme pour le philosophe qui veut connaître l'homme , et remonter aux causes qui dans tous les temps et dans tous les pays , ont entravé ou arrêté la marche de la civilisation , seraient vraisemblablement perdues pour eux. Ils s'en occuperont dans la suite s'ils en ont le loisir. Maintenant j'ai à former non des historiens , mais des industriels et de bons citoyens »

« Je soutiens qu'en fait d'éducation on ne peut obtenir des résultats favorables à la société qu'en

donnant aux jeunes gens une éducation spéciale à la carrière qu'ils se proposent de parcourir. Si dans les villes , au lieu de vos grands colléges où en définitive on ne forme que des élèves pour les écoles de droit et de médecine , on fondait des écoles pratiques d'industrie et de commerce , pensez-vous que les avantages n'en seraient pas plus généraux ; plus réels ? Pensez-vous qu'il y eut tant d'ambition et d'immoralité ? C'est un spectacle déplorable que cette foule de postulans qui se présentent aux portes de toutes les administrations , quand l'agriculture manque de bras et que nos ouvriers savent à peine lire. D'un autre côté , si dans les petites communes on établissait des écoles d'économie rurale , dans lesquelles on inspirerait aux enfans le goût de l'agriculture , comme je le fais , croyez-vous que la ville , le village , les mœurs et le sol y perdraient quelque chose ? Mais les préventions qui existent partout en fait d'éducation , ne s'effaceront que difficilement. Il est si puissant l'empire de l'habitude ! »

« N'est-ce pas une vérité universellement reconnue , par exemple , que le plus grand obstacle qui s'oppose au progrès de l'enseignement , se trouve dans l'ancien usage de prendre pour base de l'instruction , les abstractions d'une langue morte , usage ridicule et pernicieux qui retient cinq ou six ans un enfant sur les bancs d'un collége , sans lui rien apprendre qui puisse lui servir dans le commerce de la vie ? Eh bien , proposez à un père de famille de conduire directement son fils à l'intelligence de tout ce qui est utile à l'homme social ,

en partant de la connaissance de la langue maternelle , pour passer ensuite au calcul , à la géométrie , à la chimie , à la physique , et de renvoyer à la fin de ses études , les langues mortes qu'on ne doit plus regarder aujourd'hui que comme le complément d'une éducation distinguée. Il vous répondra : que voulez-vous ? C'est ainsi que fesaient nos pères. — Nos pères ! mais nos pères , quand le duvet leur poussait au menton , tendaient encore la main sous la férule monacale , et nos enfans aujourd'hui , dès l'âge de quinze ans , doivent penser à un état. Tels sont les hommes , ils voient l'abus , ils en gémissent , et le couragé leur manque s'il faut sortir de l'ornière. Un de mes voisins , continua M. Blandel , avait un fils qui passait pour savant dans toute la contrée , parce qu'après cinq ans d'étude il avait remporté un premier prix de thèmes dans la classe de quatrième. Il me fut présenté pour être examiné. Dès les premières questions , j'acquis la certitude qu'il ne savait rien de ce qu'il est nécessaire de savoir ; et je le dis à son père qui me répondit par un geste d'incrédulité. Cependant il le conduisit à la ville pour lui chercher une profession , car il avait accompli sa seizième année. Il s'adressa d'abord à un négociant qui achetait habituellement ses denrées. --- Connaissez-vous la tenue des livres , lui demanda celui-ci ? --- J'ai remporté un premier prix de quatrième ; mais c'est la première fois que j'entends parler de la tenue des livres. -- Tant pis : la science de la tenue des livres est utile partout , elle est indispensable dans le commerce , et

je suis négociant: voyez ailleurs. Un marchand drapier voulait un secrétaire. -- Etes-vous capable de tenir une correspondance? -- Mais c'est en seconde qu'on fait des lettres, et je ne suis parvenu qu'en quatrième. --- Tant pis, mon ami, le latin et le grec sont deux langues qui n'ont pas cours dans le commerce. Avant tout, il fallait apprendre le français. Je suis marchand : voyez ailleurs. Une grande manufacture se présenta sur leur chemin, et l'idée vint au jeune homme de se faire fabriquant. -- Que savez-vous, lui dit le propriétaire? Connaissez-vous le dessin, la mécanique, la chimie? Le jeune savant ouvrait de grands yeux. --- Est-ce qu'on apprend tout cela en quatrième? --- Tant pis; mais sans ces connaissances, vous ne seriez jamais qu'un pauvre manouvrier, et ce n'est pas ce que vous demandez apparemment. »

« Croyez-vous que le père a profité de la leçon? Il vient d'envoyer son second fils au séminaire, parce qu'il se propose de le faire admettre plus tard dans l'école de la marine. »

M. Blandel était en veine : il m'aurait encore raconté plusieurs histoires à l'appui de son opinion, si quelques ouvriers n'étaient venus l'interrompre pour recevoir ses instructions relativement à l'établissement d'un nouveau pré. Quant à moi, craignant d'abuser plus long-temps de sa complaisance, je pris congé de la petite colonie, enchanté de tout ce que j'avais vu, et je me disposais à partir, lorsque mon hôte, après avoir donné ses ordres à la hâte, me manifesta le désir de m'accompagner pour me faire remarquer la prodigieuse fer-

tilité de sa campagne et les nombreuses innovations qu'il avait introduites dans l'administration de son domaine.

Arrivés sur la colline, il m'invita à m'arrêter un moment encore sous une belle touffe de haut sapins qu'il semblait respecter comme un antique monument, et il me dit :

« Admirez le superbe spectacle que forment ces coteaux couronnés de vignes et d'oliviers, ces champs coupés de canaux et couverts de vergers, de prairies, de jardins et d'agréables habitations. Il y a vingt-cinq ans, du haut de cette colline, les yeux ne tombaient que sur des terres chargées de bruyères, d'arbustes inutiles et de marécages : c'est à un seul homme que le pays a dû cette métamorphose. Une grande sécheresse avait affligé une partie du département. Toutes les récoltes avaient manqué, et la famine qui se fit sentir parmi nous, semblait devoir légitimer tous les excès, et compromettre l'existence du pauvre comme celle du riche. L'homme de bien dont je viens de parler, entreprit la tâche difficile, mais glorieuse de faire cesser la calamité qui pesait si cruellement sur ses compatriotes. Il s'imposa les plus grands sacrifices, et après avoir formé une association que la peur et l'humanité composèrent de tous les habitans qui jouissaient de quelque fortune, il commença l'exécution de son grand projet de défrichement. Les ouvriers abondaient : on les payait en denrées. Tout prospéra suivant ses désirs, et quelques mois après, un vaste et riche jardin avait été jeté sur toute cette surface cou-

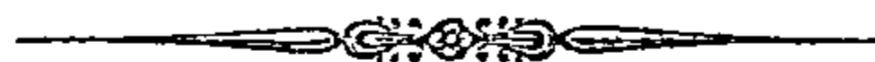
verte auparavant de marais et de broussailles. On voit en effet qu'un seul génie a présidé à ce vaste ouvrage : quoique morcelé, tout le territoire semble ne former qu'un seul domaine ; tant il y a d'ensemble et d'harmonie dans la distribution des plantations et des eaux. C'est ainsi qu'un esprit grand et généreux peut faire tourner au profit de la société jusqu'aux calamités les plus propres à la jeter dans le désordre et la confusion. »

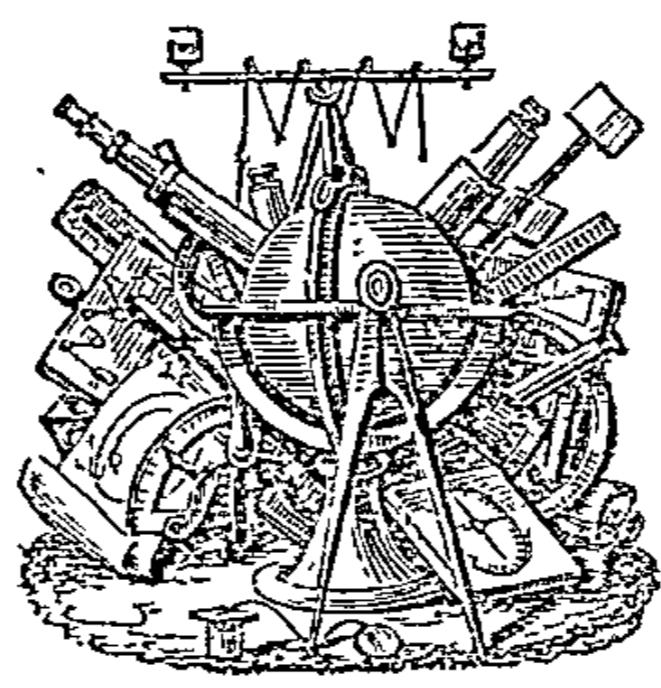
« La monnaie qui circule parmi nous, ajouta M. Blandel, porte l'effigie de rois qui pour la plupart ont pressuré le peuple, et qui n'occupent une place dans l'histoire, que pour transmettre à la postérité le souvenir de leurs faiblesses ou de leurs passions. Je voudrais (et j'ai trop de foi dans le progrès, pour douter que mon vœu ne se réalise un jour) je voudrais que la monnaie reçut la double destination et de représenter une valeur et de perpétuer la mémoire des hommes qu'un grand acte de vertu aurait recommandés à l'estime de leurs concitoyens. Ce serait la plus belle récompense qu'on put accorder au mérite, et le moyen le plus simple de populariser les bonnes actions. »

« Ainsi l'agriculteur qui aurait perfectionné ou propagé la culture d'une plante utile à la nourriture des hommes, l'ouvrier qui se serait distingué par de belles actions de philanthropie ou par un long dévouement à l'infortuné, tous ceux qui auraient honoré leur humble condition par de grandes vertus, donneraient leur effigie et leur nom à la monnaie de cuivre en usage dans la vie domestique. Les pièces d'argent seraient destinées à cé-

lébrer le nom du manufacturier, du voyageur ou du savant qui auraient doté le pays d'une découverte ou d'un nouveau produit capable d'augmenter sa prospérité, ou celui du philosophe qui aurait travaillé avec succès à l'amélioration morale de ses concitoyens. Les pièces d'or seraient réservées pour immortaliser les grandes réformes et les actions héroïques qui auraient ajouté à la gloire de la nation et au bonheur de la société. Quel prix n'attacheraient pas les habitans de cette contrée aux pièces de monnaies portant l'effigie vénérée de l'homme de bien qui, en sauvant toute une population des horreurs de la famine, a triplé les produits de son agriculture et de son industrie !

« Cet homme de bien , dit-il en élévant la voix et en me serrant la main , cet homme de bien était mon père , et ces pins qui nous couvrent de leur ombre , protègent son modeste tombeau. Il m'a laissé d'importans devoirs à remplir. Après ma mort , mes compatriotes témoigneront que je me suis efforcé de réaliser ses vœux , et ils m'accorderont , je l'espère , une partie des regrets et des bénédictions qu'ils donnent à sa mémoire. »





DERNERS MOMENTS

D'UN



13^{me} RÊVERIE SUR DES TOMBEAUX.

PAR M. HONORÉ GARNIER,

Homme de Lettres, membre de la Société des Sciences,
Belles-Lettres et Arts du département du Var,
Membre de plusieurs Sociétés littéraires et Savantes.

Sans regrets, sans espoir, je meurs, ma sœur chérie ;
Je meurs sans croire à rien ;
Dans mon cœur tout est peine et la joie est tarie ;
Le néant est mon bien.

Le néant m'apparaît, la nuit, dans chaque songe,
Tel qu'un gouffre béant.
Puisque le désespoir, comme un vautour, me ronge,
Oh ! vienne le néant !

Dieu serait-il ?... Si Dieu n'était une chimère,
Un être de raison ;
Avant de bégayer le doux nom de sa mère,
L'enfant saurait son nom.

S'il existait ce Dieu, sa gloire souveraine
Dans tous les cœurs eût lui ;
On l'aimerait en père, et toute bouche humaine
S'écrirait : *Gloire à lui !*

S'il existait ce Dieu que le riche abandonne ,
 En ses temples déserts ,
 Verrait-on , ici-bas , le crime sur le trône ,
 La vertu dans les fers.

Verrait-on ces tyrans dont la peur déifie
 Le pouvoir menaçant ,
 Et tous ces êtres vils qu'un peu d'or purifie
 Des souillures du sang.

L'or... J'admirais , enfant , avec un tel prestige ,
 L'éclat de ce métal ,
 Que , pour le conquérir , troublé par un vertige ,
 J'ai médité le mal.

Si mon tempérament , façonné pour le crime ,
 Le commet sans effroi ;
 Si j'assouvis , demain , ce besoin qui m'opprime ,
 Est-ce ma faute à moi ?

Oui , demain , je voudrais , pour venger mes injures ,
 Avant que de mourir ,
 A la société renvoyer les tortures
 Qu'elle m'a fait souffrir.

Mais je sens que déjà ma vengeance insensée
 S'éteint dans mon cerveau ;
 La moëlle de mon crâne , où germe ma pensée ,
 Va pourrir au tombeau.

Sans regret , sans espoir , je meurs , ma sœur chérie ;
 Je meurs sans croire à rien ;
 Dans mon cœur tout est peine , et la joie est tarie ;
 Le néant est mon bien...

Toi seule , tu me plains ; à mon lit d'agonie ,
 Seule , tu viens pleurer...

Ta piété te donne une grâce infinie ,
 Qui peut te l'inspirer ?

G'est ton Dieu... car tu crois en Dieu , vierge chrétienne ;

C'est ton espoir à toi...

Ta religion sainte , ô ma sœur est la mienne ,
 Et je maudis ta foi !

Ton cœur , dès que vers Dieu s'élance ta louange ,

Tressaille fortuné ;

Et moi , quand tu souris du sourire d'un ange ,

Je ris comme un damné...

Quand je songe à ta foi , je l'abjure et l'envie ;

Ma raison la dément ;

La consolation , la gloire de ta vie ,

La foi fait mon tourment.

Celle qui de son lait a nourri notre enfance ,

Notre mère n'est plus ;

Heureuse sœur , tu crois retrouver sa présence ,

Au séjour des élus !...

Oh ! si tu dois revoir cette mère si bonne ,

Dans un monde meilleur ,

Plains mon impiété , chère sœur , et pardonne

Mon langage railleur !

Recommence , à genoux , ta fervente prière ;

Join les mains , pleure encor ;

Gaide ta foi , le front courbé dans la poussière ;

Garde ton cher trésor.

Garde-la cette foi que ton frère renie

Adieu , ma sœur , adieu :

Tu me parles en vain , dans ma sombre agonie ,

De la bonté de Dieu.

Vainement tes regards, doux comme ton langage ,
 Vers le ciel sont tendus ;
Moi , j'ai répudié l'immortel héritage
 Promis à tes vertus.

Sans regret , sans espoir , je meurs , ma sœur chérie ;
 Je meurs , sans croire à rien ;
Dans mon cœur tout est peine , et la joie est tarie ;
 Le néant est mon bien.

LE METEOR.

PAR M. PRADIER,

OFFICIER DE MARINE,

Membre de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres
du département du Var.

Amor quanto è più tardo, è più crudele.

Elle attend... elle est là... car sa lampe tardive
Vient de briller encore à travers les vitreaux,
J'ai vu se dessiner sur ses légers rideaux
Une ombre fugitive.

Oh! que le temps est long! qu'avec peine il s'enfuit...
Une heure... une heure encore... un siècle avant minuit!...
Et pourtant elle est là... je vois sa main tremblante
Froisser et déchirer cette écharpe flottante
(Mystérieux signal de notre rendez-vous),
Tandis que sur son sein son froid et vieil époux
Cherche envain dans ses yeux le regard d'une amante.
Dieu! Je la vois encore et le bruit de mes pas
Vient de frapper, je crois, son oreille attentive;
Mais le vieillard l'entraîne, et soumise et craintive,
Quoi! la lampe s'éteint... elle ne m'attend pas!!!



Quel silence de mort!... pas le moindre murmure,
Chacun repose autour de moi
Et le sommeil de la nature
Glace mon cœur d'épouvanter et d'effroi:
Pourquoi suis-je en ces lieux et quel est dans mon âme
Ce combat douloureux qui m'irrite et m'enflamme?
Eh! quoi! pour le plaisir, le plaisir d'un moment

Je vais lui résERVER un éternel tourment ,
 Lui ravir son honneur , dont elle me rend maître
 Ensuite l'oublier... la mépriser , peut-être...
O Lénitza ! je fuis .. je renonce au bonheur.
 Et portant loin de toi mes jalouses allarmes
 Je vais , si je le puis , dévorer ma douleur
 Et tarir en secret la source de mes larmes.
 Je veux te fuir... te quitter pour toujours ,
 . Et dans ma couche solitaire
 Chassant envain le rêve des amours
 J'abrégerai ma douleur et mes jours ;
 Je n'aimais que toi sur la terre.



O ciel ! qu'ai-je entendu ? l'horloge lentement
 Comme avec peine a frappé les douze heures ,
 . Et dans leur tranquille demeure
 Les échos réveillés murmurent sourdement ,
 Il est minuit ! pourquoi cette tristesse ,
 Avec courage abandonnons ces lieux ,
 Epargnons à son cœur de pénibles adieux ,
 Et cachons-lui du mien la honteuse faiblesse ;
 Mais qui me retient donc ? Je ne puis faire un pas ;
 Tout mon corps est glacé comme après le trépas ,
 Et ce cœur trop brûlant , qui la craint et l'adore ,
 Même en voulant la fuir ose espérer encore.
 Inquiet , immobile auprès de son séjour
 Je combats vainement ma faiblesse et ma rage ,
 Puis , dans l'obscurité , je crois voir son image
 Passer et fuir comme un rêve d'amour.



Mais tout-à-coup une gaze légère
 S'échappe d'un balcon et flotte au gré des vents ,
 Tandis que de Phœbé la lueui passagère
 Jette quelques reflets sur ses longs plis mouvants.

C'est Lénitza... c'est elle... elle tremble... elle écoute,
 Son regard est fixé sur le lit nuptial
 Où dort l'époux jaloux qu'elle hait et redoute ,
 Sa main étend vers moi l'écharpe du signal ;
 Son sein est agité... son cœur bat et balance ,
 Tout son être frémît de crainte et d'espérance ,
 Ses sanglots étouffés arrivent jusqu'à moi
 Et l'effroi qui la glace augmentc mon effroi.
 O quel combat affreux !... son âme délivrante
 Laisse expirer mon nom sur sa lèvre brûlante ;
 Ses genoux ont plié, puis la clarté des cieux
 A brillé dans les pleurs qui roulent dans ses yeux.
 Trois fois j'ai vu sa main et glacée et débile
 Arracher le signal , gage de son ardeur,
 Et trois fois le remettre , en écoutant son cœur,
 Premier pas dans le crime, es-tu donc difficile?



Cependant par degrés les premiers feux du jour
 Coloraient les coteaux humides de rosée ,
 Et la fleur des bosquets par la nuit arrosée
 Exhalait ses parfums dans les bois d'alentour.
 Lénitza se dérobe à la main caressante
 D'un amant plein d'ardeur , ivre de ses plaisirs ,
 Et fuyant son amour , ses transports , ses désirs ,
 Laisse un dernier baiser sur sa lèvre brûlante ;
 Et près de son époux égarée et tremblante ,
 Va calmer son esprit et cacher ses soupirs.
 Cependant le remords , le remords qui s'éveille
 Vient troubler son repos et déchirer son cœur ;
 Elle croit, dans les traits du vieillard qui sommeille ,
 Voir un malin souris , présage d'un malheur.
 Son sein est agité , puis sa longue paupière
 Se ferme lentement et s'ouvre au moindre bruit ;
 Quand l'horloge a sonné, son âme toute entière
 En passant dans son cœur a dit : Il est minuit ;

Il m'attend... il m'attend, puis chassant ces vains songes,
 Du vieillard endormi craignant l'esprit jaloux,
 Elle pleure, s'endort auprès de son époux,
 Et de l'illusion croit les heureux mensonges.



Elle rêvait en oubliant le jour
 L'écharpe du signal couvrait son sein de rose,
 Et sur sa bouche demi-close
 Errait encor un doux souris d'amour.
 Belle de ses désirs, moins belle par ses charmes,
 De son œil languissant s'échappaient quelques larmes,
 Et dans son rêve elle égarait sa main
 Et cherchait son amant pour dormir sur son sein.
 Mais tout-à-coup, pendant qu'elle sommeille,
 Un long cri de douleur semblable aux cris de mort,
 Un cri que l'épouvante arrache avec effort
 Vient troubler Lénitza, l'agit, la réveille ;
 Avec crainte en tremblant, elle ose ouvrir les yeux,
 Elle n'entend plus rien... rien, qu'un silence affreux.



Deux longs jours ont passé, deux longs jours de souffrance,
 Et tristement heureuse en son indifférence,
 Lénitza veut envain oublier un amant
 Qui ne sut l'adorer que pour un seul moment.
 A ce balcon chéri qui causa ses allarmes,
 Elle rêve et gémit, laisse couler ses larmes,
 Et le tableau riant des célestes plaisirs
 Vient irriter son cœur enflammé de désirs ;
 De son bonheur passé la séduisante image,
 Devant ses yeux troublés passé comme un nuage,
 Et le regret la suit, et reste au fond du cœur,
 Et le remords l'y joint, en chassant le bonheur.

Pourquoi ne vient-il pas celui que mon cœur aime ?
 Ne m'aimerait-il plus ? mais il ne sait donc pas
 Que son injuste oubli causera mon trépas ?
 J'ai trompé mon époux... j'ai trompé mon cœur même,
 Pour m'égarer et chercher dans ses bras
 L'ivresse d'un moment, un plaisir éphémère ;
 Pour lui j'ai fait couler les larmes de ma mère,
 Et je souffre et je meurs, et l'ingrat ne vient pas.
 Le voilà... ce signal... oh ! que je l'aime encore,
 Je devrais le cacher, car il me déshonneure ;
 Je devrais le haïr, mais jusque sur mon sein,
 A mon heureux amant, je montre le chemin.
 Il était là, l'ingrat, inquiet, immobile ;
 Son esprit devançait l'heure du rendez-vous,
 Ses yeux à ce balcon, cherchaient ma main débile
 Arrachée avec peine aux baisers d'un époux ;
 Il jura de m'aimer, je le jurai de même,
 Il vint, je m'oubliai... et moi seule je l'aime.



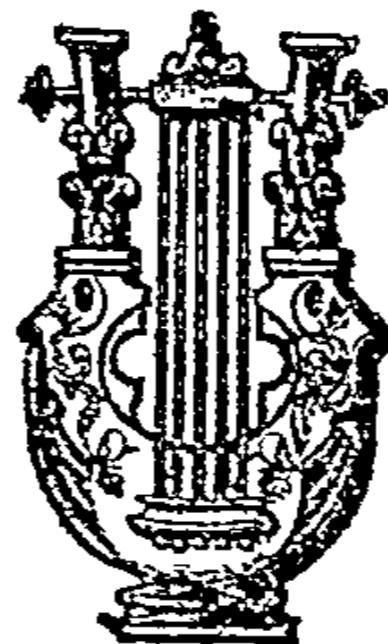
Lénitza cependant fait taire ses douleurs,
 Retient ses longs soupirs et dérobe ses pleurs ;
 Car son époux jaloux la regarde et s'avance,
 Jusque sur le Balcon il a traîné ses pas.
 — Vous l'attendez, madame, et l'ingrat ne vient pas ?
 A ces mots Lénitza pousse un cri d'épouvante,
 Tout son corps a frémi, tout son cœur s'est glacé.
 — Il n'a pas jusqu'ici su tromper votre attente,
 L'instant du rendez-vous serait-il donc passé ?
 — O grands dieux ! je me meurs, pardonne, ô je t'en prie !
 Abrège ma douleur, prends mon sang, prends ma vie ;
 Vois mes pleurs, mes sanglots... je tombe à tes genoux,
 Je t'ai déshonoré... frappe, j'attends tes coups.
 — Pourquoi donc ces transports agitent-ils votre âme,
 Vous verrez votre amant... vous le verrez, madame,
 Il sourit un moment, il s'avance et soudain

De Lénitza glacée il a saisi la main.

— Voyez-vous sous vos pieds cette foule incertaine
Suivre en versant des pleurs ce cercueil qu'on entraîne?
Et Lénitza regarde... elle tombe et pâlit.

— O Dieu ! qu'il est heureux, s'il ne fut point parjure ;
Mais quel est ce cercueil... parle... je t'en conjure ?

— C'est celui de l'amant qui partageait mon lit. —



LA MÉLANCOLIE.

PAR M. L'ABBÉ TERRIN,
DE SOLLIÈS-PONT,

Membre associé de la Société des Sciences, Arts et
Belles-Lettres du département du Var.



Sunt lacrymæ verum, et mentem mortalia tangunt.

Lorsque les derniers bruits du jour
Expirent lentement au fond de la vallée ;
Lorsque, sous la voute étoilée,
Le silence et la nuit vont régner à leur tour ;
J'aime à m'asseoir, pensif et solitaire,
Au bord du lac, sur le roc isolé,
Au pied du chêne séculaire
Que l'automne a jauni, l'hiver a dépouillé ;
J'aime à suivre de l'œil une vapeur légère
Errante sur les monts, dans le lointain obscur ;
A saisir la douteuse et tremblante lumière
De l'étoile qui voleat de poindre sur l'azur.

Salut ! douce mélancolie !
Le bonheur me fut interdit,
Et, sans l'avoir connu, j'ai traversé la vie ;
Mais si le sort, pour moi, quelquefois suspendit
Les coups dont sa rigueur m'accable,
Ce calme d'un moment, hélas ! si peu durable,
Et cependant si doux à mon cœur agité,
C'est par toi que je l'ai goûté.
Bonheur des malheureux ! sentiment délectable !

Charme encor mes derniers instans ;
Viens à ma paisible agonie :
Et qu'une douce rêverie
Du long sommeil des morts endorme tous mes sens.

ÉLÉGIE.

LE MOYEN

PAR LE MÊME.

Lucemque perosi..... VIRG.

“ Qu'est-ce donc que la vie?... un jour , et puis un jour ,
“ Celle fastidieux , monotone retour ,
“ Et des mêmes besoins , et des mêmes chimères
“ Et de fades plaisirs , et d'horribles misères. ”
On dit qu'il souriait en murmurant ces mots ,
Debout , sur un rocher qui dominait les flots.

Lorsque d'immortelles étoiles
Scintillaient dans l'azur des cieux ,
Où la nuit étendait ses voiles
Transparents et silencieux ;
Souvent on l'avait vu , tel qu'un léger fantôme ,
Une vapeur du soir , un nuage incertain ,
Qui revêt un moment l'apparence d'un homme ,
Se glisser , disparaître à l'horizon lointain.

Là , des rocs étendaient leur noirâtre ceinture ,
Où se brisait la mer avec un long murmure ,
Et bientôt le fantôme obscur ,
Sur leur dernier sommet se montrait dans l'azur ,
Et la brise du soir soufflait , et son haleine ,
Dispersait au loin dans la plaine ,
Mêlés au murmure des flots ,
Quelques accents confus , vains sons de voix humaine

Où l'oreille attentive eût retrouvé ces mots :

« Qu'est-ce donc que la vie ?... un jour et puis un jour ,

« Cercle fastidieux , monotone retour ,

« Et des mêmes besoins et des mêmes chimères ,

« Et de fâches plaisirs , et d'horribles misères. »

L'abîme un jour grondait plus menaçant ,

Un fantôme apparut sur la cime lointaine ,

Puis dans l'azur du ciel tout-à-coup s'effaçant ,

Nul ne vit plus cette ombre vaine

Noircir à l'horison un point du firmament ,

Et l'abîme éleva son fier mugissement ,

Et la brise du soir souffla , mais son haleine

Ne dispersait plus dans la plaine ,

Mêlés au murmure des flots ,

Quelques accents confus , vains sons de voix humaine ,

Où l'oreille attentiye eût retrouvé des mots.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

FRAGMENTS

DE



TRADUITS DE L'ALLEMAND POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR M. RICARD,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE,

Ancien professeur de philosophie au collège royal de Limoges,

Professeur de philosophie au Collège de Toulon,

Et vice-secrétaire de la Société des Sciences,

Belles - Lettres et Arts du département du Var.

Le plus grand poète tragique de l'Allemagne est encore ignoré comme philosophe et comme historien de l'humanité. Nous espérons que les traductions que nous publierons successivement de ses idées sur *les Migrations des peuples et le moyen-âge*, de son *Discours sur l'histoire universelle et sur le but dans lequel on doit l'étudier*, regardé par notre savant Daunou comme le chef-d'œuvre de l'auteur, révèleront à la France, mieux que n'ont pu le faire les publications antérieures, le génie mâle, le coup-d'œil d'aigle de ce grand écrivain.

PREMIER FRAGMENT. (1)

Le nouveau système d'état social qui, né dans

(1) L'impression de ce premier fragment, lu en séance publique, a été ordonnée par la société.

le nord de l'Europe et de l'Asie, s'éleva avec des populations nouvelles sur les ruines de l'empire d'Occident, a mis le long intervalle de près de sept siècles, à s'essayer sur ce nouveau théâtre, plus vaste et qui lui créait d'autres relations ; à se développer avec toutes ses espèces et toutes ses variétés, à se produire sous ses diverses formes, à traverser toutes ses phases. Les successeurs des Vandales, des Suèves, des Alains, des Goths, des Hérules, des Lombards, des Francs, des Bourguignons et de plusieurs autres peuples, étaient enfin établis sur ce sol dont leurs ancêtres avaient pris possession le glaive à la main, lorsque l'esprit de voyage et de conquête qui les avait conduit dans des contrées nouvelles, s'éveilla de nouveau parmi eux, dans le cours du onzième siècle, sous une autre forme et à une autre occasion. L'Europe se jeta alors sur le sud-ouest de l'Asie avec ces essaims de peuples et ces dévastations que sept cents auparavant le nord de l'Asie lui avait envoyés, mais avec des succès bien différens ; car ces flots de sang que coûta aux barbares l'établissement d'un éternel empire en Europe, leurs descendants devenus chrétiens furent obligés de les verser pour prendre en Syrie quelques villes, quelques bourgades que, deux siècles après, ils devaient perdre sans retour.

Le délirant enthousiasme qui donna l'essor aux croisades, et les violences qu'elles entraînèrent, peuvent ne pas engager des yeux, dont le présent seul limite la portée, à leur prêter attention. Mais si nous considérons cet événement dans ses rapports

avec les siècles qui le précédèrent , et avec ceux qui le suivirent , alors il nous paraît trop naturel dans son principe pour exciter notre étonnement , et trop salutaire dans ses suites pour que notre dégoût ne cède pas la place à un tout autre sentiment. Considère-t-on sa cause ? L'expédition des chrétiens dans la terre sainte ressemble si peu à quelque chose d'artificiel , et se montre au contraire comme un produit si nécessaire du siècle , que l'homme le moins éclairé . aux yeux duquel on présente , dans tout leur jour , les antécédents historiques de cet événement , ne peut manquer d'en convenir. Considère-t-on ses effets ? On connaît dans les croisades les premiers pas remarquables qu'ait fait la superstition elle-même , pour corriger les maux qu'elle avait causés durant tant de siècles à l'espèce humaine ; et il n'est peut-être aucun problème historique que le temps ait plus nettement résolu ; jamais le génie qui tresse les fils mystérieux de l'histoire du monde ne se justifia plus complètement aux yeux de la raison.

Nous voyons successivement l'espèce humaine sortir de ce repos abrutissant et énervant dans lequel l'ancienne Rome ensevelit tous les peuples dont elle devint la souveraine , de cette molle servitude au sein de laquelle elle étouffa les plus énergiques facultés de tant de populations diverses ; passer par l'orageuse et turbulente liberté du moyen-âge , et venir enfin se reposer dans un heureux milieu entre ces deux extrêmes , et unir parfaitement la liberté avec l'ordre , le repos avec l'activité , la diversité avec l'harmonie .

Aujourd’hui , à peine peut-on se faire encore cette question : cet heureux état dont nous jouissons , dont l’approche du moins nous est certainement connue , comparé à l’état le plus florissant que l’espèce humaine ait jamais atteint , doit-il être considéré comme un progrès , et , dans le fait , avons-nous su embellir pour nous les plus beaux jours de la Grèce et de Rome ? La Grèce et Rome purent produire des Romains fort distingués , des Grecs fort remarquables ; mais la nation à l’apogée même de sa grandeur , ne s’éleva jamais à de vrais grands hommes. Pour un Athénien , tout cet univers qui dépassait les limites de la Grèce , n’était qu’un désert et un pays barbare , et l’on sait qu’à ses yeux cela même formait une partie de sa félicité. Rome elle-même fut châtiée de ses propres mains , pour n’avoir laissé subsister sur ce grand théâtre de sa domination que des citoyens romains et des esclaves romains. Aucun de nos états modernes n’a départi à ses membres un droit de cité semblable à celui de Rome ; mais en retour nous possédons un bien qu’un Romain n’aurait pu connaître en restant Romain , et nous le tenons d’une main qui ne ravit pas à l’un ce qu’elle donne à l’autre , qui ne reprend plus ce qu’elle a une fois donné , nous avons la liberté individuelle ; bien dont la valeur augmente à mesure qu’un plus grand nombre d’hommes est admis à le goûter avec nous , qui ne dépend ni des formes variables du gouvernement , ni des catastrophes des empires , mais qui repose sur les solides bases de la raison et de l’équité.

Le progrès est donc évident, et la question se réduit à ces termes : n'y avait-il pas un chemin plus court pour arriver au même but ? Cette salutaire transformation ne pouvait-elle pas sortir moins violemment du monde romain, et l'humanité devait-elle nécessairement passer par d'aussi tristes épreuves, depuis le quatrième siècle jusqu'au seizième ?

La raison ne peut se fixer dans un monde en proie à l'anarchie. Aspirant toujours à l'harmonie, elle préfère courir le risque d'établir un ordre malheureux, que de se passer d'équilibre....

Les croisades seulement commencent l'explication de l'éénigme que les migrations des peuples présentent à la philosophie de l'histoire.

C'est au treizième siècle en effet que le génie de l'univers, après avoir long-temps travaillé dans l'obscurité, commence à briser sa retraite, pour montrer au grand jour une partie de son œuvre. Le sombre voile qui durant mille ans s'était étendu sur l'horizon de l'Europe, se déchire en ce moment, et laisse apercevoir un ciel serein. Cette malheureuse constitution qui résultait de l'unité spirituelle et de la division politique, de la hiérarchie et de la féodalité, consommée et complète vers la fin du onzième siècle, va trouver sa ruine dans sa création la plus gigantesque, dans l'enthousiasme des guerres saintes.

Un zèle fanatique jusqu'alors concentré dans l'Occident éclate au dehors ; parvenu à l'âge mur, le fils quitte la maison paternelle. Il se voit avec étonnement au milieu de ces peuples nouveaux

pour lui ; au Bosphore de Thrace , sa sensibilité , son amour de l'indépendance s'épanouissent ; à Byzance , il rougit de son mauvais goût , de son ignorance , de sa férocité ; à la vue de l'Asie , il s'épouvante de son indigence. Les annales de l'Europe montrent ce qu'il y prit , ce qu'il en rapporta ; l'histoire de l'Orient , si nous en avions une , nous dirait ce qu'il lui donna en échange et ce qu'il lui laissa. Mais n'est-il pas vraisemblable que l'héroïsme des Francs ait soufflé un moment comme un esprit de vie au sein de Byzance mourante ? Soudain elle semble , avec ses Comnènes , prendre une vigueur nouvelle , et ranimée par le court séjour des Allemands , depuis cette époque , elle s'avance d'un pas plus noble vers la mort.

Sous les pas des croisés , le marchand jette ses ponts ; le lien entre l'Occident et l'Orient retrouvé , renoué un moment dans le tumulte des armes , assure et éternise le commerce de ces contrées. Le navire levantin parcourt de nouveau ces mers bien connues , et l'Europe envieuse s'empresse d'appeler dans ses ports ses riches cargaisons

Les goûts de l'Asie suivent l'Européen dans sa patrie ; mais là ses forêts ne le reconnaissent plus , et d'autres drapeaux flottent sur ses cités. Devenu pauvre dans son propre pays pour briller sur les rives de l'Euphrate , il renonce enfin à l'idole si long-temps vénérée de son indépendance , il renonce à son odieux droit de suzeraineté ; il permet à son esclave de racheter au poids de l'or les droits que lui a donnés la nature. Celui-ci soumet alors volontairement ses mains à une chaîne qui l'honore

en même temps qu'elle dompte ceux qui n'avaient jamais été soumis.

La majesté des rois s'élève, en ce moment même où les serfs de la glèbe commencent à devenir des hommes. Du fond de cet abyme de destructions, sort une terre nouvelle et féconde, désormais acquise aux opprimés, la commune.

Mais celui qui avait été l'âme de toute cette entreprise, et qui avait tourné au profit de sa grandeur les travaux de toute la chrétienté, le pontife romain voit ses espérances s'évanouir. En courant après un fantôme de peuple en Orient, il avait laissé échapper en Occident une couronne réelle. Sa force lui était venue de la faiblesse des rois, de l'anarchie, de cet inépuisable arsenal des guerres civiles où il puisait ses soudres. Maintenant encore elles partent de ses mains, mais la puissance des rois désormais affermie les affronte. Aucune excommunication, aucun de ces interdits qui ferment le ciel, aucun de ces décrets qui délient les sujets du serment de fidélité, ne viennent plus briser les salutaires liens qui unissent les peuples à leur souverain légitime. C'est en vain que son impuissante colère éclate contre ce siècle qui a élevé son trône, et veut maintenant le renverser. Ce fantôme était né de la superstition du moyen-âge, et avait grandi au sein des discordes. Plus ses racines étaient faibles, plus il avait pu s'accroître rapidement dans le courant du onzième siècle. Aucune époque n'avait encore vu son égal. Qui pourrait croire que l'ennemi d'une des plus saintes libertés, ait pu être capable de servir la

liberté elle-même? Lorsqu'un combat s'engageait entre les rois et les seigneurs, le souverain pontife se jetait lui-même entre ces champions inégaux, et suspendait cette lutte funeste, jusqu'à ce qu'enfin, dans le tiers-état, eût grandi un champion plus redoutable qui vint remplacer ce médiateur d'un jour. En ce moment, celui-ci, nourri dans le trouble, s'affaiblit au sein de l'ordre; enfant de la nuit, il s'égare en arrivant à la lumière. Passèrent-ils de même, le dictateur qui avait volé au secours de Rome mourante, et l'avait protégée contre les armes de Pompée; ou Pisistrate, après avoir brisé les factions qui déchiraient Athènes? C'est par la guerre civile que Rome et Athènes marchèrent à l'esclavage; c'est par la guerre civile que l'Europe moderne est arrivée à la liberté. Pourquoi a-t-elle été plus heureuse? On va le savoir. Ce qui, chez elle, n'était que l'action d'une puissance fantastique et éphémère, fut, dans l'antiquité, l'effet d'une force toujours agissante. Sur notre Europe, pesait un bras assez fort pour repousser l'oppression, mais trop faible pour l'organiser elle-même.

Combien ce que l'homme sème est différent de ce que la destinée lui fait recueillir! Pour enchaîner l'Asie aux dégrés de son trône, le Saint-Père livre au glaive des Sarrazins un million de ses héroïques enfans, mais en même temps il prive sa chaire de son plus ferme appui en Europe. Les nobles, pleins de nouvelles prétentions, ne rêvent plus que la conquête de couronnes nouvelles, et apportent aux pieds de leurs souverains un cœur

docile. Le pieux pélerin va chercher au saint-tombeau la rémission de ses fautes et les joies du paradis, mais il obtient plus qu'on ne lui avait fait espérer. Il retrouve en Asie son humanité, il puise dans ces contrées les premiers germes de la liberté et les distribue à ses frères d'Europe; conquête infiniment plus précieuse que les clefs de Jérusalem, ou les clous de la croix du sauveur.





TRADUCTION
DE QUELQUES EXTRAITS DE L'OUVRAGE

DE



INTITULÉ

HISTOIRE DE TOM-JONES.

Par M. JACQUINET,
Docteur en médecine et pharmacien à Toulon.

Fielding est un des plus célèbres auteurs de romans qu'ait produits l'Angleterre pendant le 18^{me} siècle ; ses romans sont pleins de sel et d'esprit , et ont une tournure originale propre à l'auteur. Les caractères qu'il trace sont vifs et naturels , et marqués du sceau de son génie : aussi les littérateurs l'ont-ils mis au dessus de Richardson , et *personne , dit Laharpe , n'a essayé de l'imiter ; il est resté , comme Molière , le seul de sa classe.* Son principal ouvrage est *l'histoire de Tom-Jones ou l'Enfant trouvé* , qui est considéré , avec raison , comme le premier roman du monde. Cet ouvrage , pendant long-temps , n'a été connu en France , que par la traduction de Laplace , qui n'en donne qu'une très imparfaite idée , attendu que le traducteur a négligé une foule de détails et , entr'autres , les chapitres qui servent d'introduction aux divers livres dont ce roman est composé. Ces chapitres

dans lesquels l'auteur s'entretient avec le lecteur, et qui, en général, n'ont aucun rapport avec l'histoire qu'il raconte, font encore mieux connaître le génie particulier de Fielding, et le talent qui le caractérise.

Tout récemment M. Defauconpret a publié une nouvelle traduction de *l'histoire de Tom-Jones*, mais comme elle est peu répandue et que d'ailleurs nous ignorons si cette nouvelle traduction contient les essais préliminaires dont nous venons de parler, nous avons pensé qu'on ne lirait pas sans intérêt les chapitres que nous publions, qui servent d'avant-propos aux cinq premiers livres de cette admirable production.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Avant propos ou menu de la fête.

Un auteur ne doit pas se considérer comme un simple particulier qui reçoit à sa table des amis ou des malheureux, mais comme un restaurateur chez qui tout le monde est bien venu pour son argent. Il est évident que, dans le premier cas, les convives doivent se contenter de ce qu'on leur sert et quand même on ne leur présenterait que des mets très ordinaires et tout-à-fait désagréables au goût, ils ne devraient pas faire la moindre observation ; mais, de plus, la bonne éducation les oblige à trouver bon et délicieux tout ce qui est servi. Il n'en est pas de même du restaurateur :

celui qui paye pour ce qu'il mange , prétend contenter son goût, quelque délicat qu'il soit ; et, si quelque chose ne lui convient pas , il a le droit de le trouver mauvais et de s'en plaindre.

Pour éviter cet inconvénient , dans les établissements où un hôte tient à contenter son monde , il est dans l'usage de présenter à tous ceux qui viennent chez lui , une carte détaillée de tout ce qu'on peut servir ce qui les met à même de connaître d'avance , si l'ordinaire peut leur convenir , et dans le cas qu'ils n'en soient pas satisfaits , ils sont libres d'aller dans un autre lieu où ils pourront faire meilleure chère.

Comme nous ne méprisons ni les bons conseils , ni les bons exemples , de quelque part qu'ils nous viennent , nous avons voulu imiter ces honnêtes restaurateurs , en mettant en tête de notre ouvrage non seulement la carte générale de tout ce qu'il contient , mais encore des cartes détaillées pour chaque service.

Nous déclarons donc en commençant , que le sujet qui nous a servi de texte , c'est LA NATURE HUMAINE , et je ne crains pas que le lecteur , quelque exigeant qu'il soit , ne nous trouve assez bien approvisionné. Le gourmet sait fort bien , par expérience , que les diverses parties d'un même animal peuvent fournir des mets délicieux , tandis que le lecteur instruit n'ignore pas qu'il y a une telle prodigieuse variété de caractères dans la nature humaine , qu'un chef de cuisine intelligent aurait apprêté tous les alimens que peuvent fournir les diverses espèces d'animaux et de végé-

gétaux , ayant qu'un auteur fût parvenu à épuiser un pareil sujet.

Peut-être ceux qui sont d'un naturel plus délicat m'objecteront-ils que ce mets est trop commun ; car n'est-ce pas là le sujet de tous les romans , de tous les contes , de toutes les pièces de théâtre et de tous les poèmes qui abondent chez les libraires ? Les mets les plus savoureux , les viandes les plus exquises seraient rejetés par les epicuriens , si la seule considération qu'on les trouve dans les plus mauvaises hôtelleries , suffisait pour les faire mépriser. Au reste , il en est des alimens de l'esprit comme de ceux du corps , la vraie nature est aussi difficile à rencontrer chez les uns que la perfection chez les autres.

Mais , pour continuer la même métaphore , le génie d'un auteur consiste dans l'art qu'il possède d'assaisonner convenablement ce qu'il raconte ; car , comme dit Pope : « Le talent d'un auteur ne consiste pas à dire des choses nouvelles , mais à les présenter d'une manière neuve et piquante. »

Le même animal qui a l'honneur d'être servi à la table d'un Duc , peut avoir quelque partie de son corps exposée au gibet , pour ainsi dire , devant la porte de l'échoppe la plus misérable. Où donc est la différence entre la nourriture d'un gentilhomme et celle d'un crocheteur , sinon dans l'art de l'apprêter , de l'assaisonner et de la servir ? Voilà pourquoi ce qui excite l'estomac le plus languissant peut , dans une autre circonstance , amortir et dégoûter le plus vigoureux appétit du monde.

De même , l'excellence d'un aliment intellec-

tuel consiste moins dans le sujet , que dans le talent que possède l'auteur pour le bien traiter. Quelle sera la satisfaction du lecteur lorsqu'il trouvera , que nous nous sommes strictement conformé , dans l'ouvrage suivant , à l'une des principales règles de l'art du gastronome , qui consiste à servir d'abord des mets forts simples devant des convives bien disposés , pour s'élever ensuite , par degrés , jusqu'aux mets les plus épicés à mesure que leur appétit diminue. C'est ainsi que nous présenterons d'abord la nature humaine , au désir curieux de notre lecteur , dans ces états d'innocence et de simplicité , telle qu'on la trouve dans la campagne , et nous nous élèverons ensuite jusqu'à ce degré d'affectation et de vice que fournissent les villes et les cours.

Par ce moyen , nous sommes persuadé que notre lecteur nous lira jusqu'au bout , tout comme les convives d'un festin bien entendu , s'acquittent de leur fonction jusqu'à la fin du repas.

Après cet exposé , nous ne ferons pas attendre plus long-temps , ceux à qui notre menu convient , et nous allons desuite leur présenter le premier service de notre histoire .

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Digression sur la nature de cette histoire , et sur la manière dont elle est écrite.

Quoique nous ayons jugé à propos de donner à

notré ouvrage le titre d'histoire , nous devons pourtant prévenir le lecteur , que notre intention est d'imiter les auteurs qui ont écrit sur les causes des révolutions des empires , plutôt que de suivre l'exemple de ces historiens qui retracent péniblement jusqu'aux moindres circonstances de chaque époque , et qui décrivent avec autant de soin celles qui ne présentent rien de remarquable, comme celles qui renferment les événemens les plus mémorables.

Ces historiens peuvent être , avec juste raison , assimilés aux journalistes dont les journaux sont toujours exactement de la même longueur , soit qu'ils aient des nouvelles importantes à publier ou qu'ils n'en aient pas du tout : on peut aussi comparer leurs histoires à ces diligences qui parcourent périodiquement la même route lorsqu'elles ont des voyageurs à transporter , tout comme lorsqu'elles sont complètement vides. En effet , on dirait que ces écrivains ont pris à tâche de suivre pas à pas les traces du temps , dont ils se sont faits les secrétaires , et comme leur maître , ils développent aussi minutieusement ces siècles d'ennui pendant lesquels le genre humain semble s'être endormi , comme ces siècles mémorables qui ont enfanté les plus grands événemens.

Notre intention , dans le cours de cet ouvrage , est de suivre une méthode toute contraire ; lorsque nous aurons à décrire quelque scène extraordinaire , comme nous espérons que nous en aurons souvent l'occasion , nous n'épargnerons ni peines ni soins pour la représenter convenable-

ment aux yeux du lecteur ; mais si des années entières s'écoulent sans produire aucun événement remarquable, nous les passerons sous silence, et sans craindre de laisser des lacunes dans notre histoire, nous nous empresserons de décrire les faits de quelque importance.

Les époques d'une histoire, qui ne fournissent aucun fait mémorable, doivent être considérées comme des billets perdus dans la grande loterie du temps. Par conséquent les historiens, qui sont les buralistes chargés d'enregistrer cette loterie, doivent imiter la conduite de leurs confrères de la loterie royale, qui ne s'avisent jamais de faire connaître au public la liste des billets qu'ils ont délivrés ; mais si, par hasard, quelque actionnaire vient à gagner un lot considérable, les papiers publics ne manquent pas de l'annoncer, et de publier en même temps, le nom du buraliste qui a délivré le billet ; il arrive même assez souvent, que plusieurs réclament cet honneur, voulant, probablement par là, donner à entendre au public qu'ils sont initiés dans les secrets de la fortune, et qu'ils sont membres de son conseil privé.

Le lecteur ne doit donc pas être étonné, si, dans le cours de cet ouvrage, il trouve des chapitres très courts, et d'autres extrêmement longs. Il ne doit pas s'étonner non plus s'il en est qui ne contiennent que l'espace d'un jour, pendant que d'autres contiennent des années entières. Enfin il ne doit pas s'étonner si quelques fois mon histoire semble stationnaire, et si d'autres fois elle paraît avancer avec une grande rapidité. Je ne crois pas

être tenu d'avoir à rendre compte de ces particularités , devant aucune cour de critiques quelconque , parce que , étant le fondateur d'un nouveau département dans la république des lettres , je suis libre d'instituer les lois qui me paraissent le plus convenables , et auxquelles mes lecteurs , que je considère comme mes sujets , sont obligés de croire et de se conformer ; mais , pour leur rendre ces lois plus acceptables , je dois les prévenir , qu'en les instituant , je n'ai en vue que le bien et l'avantage de tous : car , bien loin de m'imaginer qu'ils sont mes esclaves , et qu'ils sont créés pour moi , comme un tyran de droit divin , je suis intimement convaincu que j'ai été créé pour leur usage et leur utilité : et je ne doute pas que , n'ayant en vue , dans mes écrits , que leur propre intérêt , ils ne concourent tous unanimement à soutenir ma dignité , et à me rendre tout l'honneur que je mérite ou que je puis désirer.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Contenant peu de chose ou rien.

Le lecteur aura la bonté de se rappeler que , au commencement du second livre , nous lui avons fait entendre que notre intention était de passer sous silence les diverses époques de notre histoire , qui ne présenteraient rien qui fût digne de trouver place dans l'ouvrage que nous publions.

En en agissant ainsi , nous ne consultons pas seu-

lement notre avantage et notre dignité, mais bien plutôt le bien et l'utilité du lecteur : car outre que, par ce moyen, nous lui évitons de perdre inutilement son temps à lire ce qui ne pourrait lui procurer ni plaisir ni instruction, nous lui fournissons, en même temps, l'occasion de faire usage de cette merveilleuse sagacité qu'il possède, en le laissant maître de remplir, à son gré, les lacunes que nous laissons dans notre histoire, pour laquelle tâche nous avons eu soin de lui fournir tous les documens nécessaires dans les livres précédens.

Par exemple, quel est le lecteur qui ne soit à même de se représenter les émotions de douleur que dût éprouver M. Allworthy à l'occasion de la mort de son ami, attendu que ce sont les sentiments qu'éprouve, en pareille circonstance, tout homme doué d'un cœur sensible ? De plus, qui ignore que la philosophie et la religion contribuèrent, d'abord à modérer sa douleur et ensuite à l'éteindre totalement ? La philosophie, en lui faisant voir la folie et la vanité d'une douleur excessive, et la religion, en la condamnant comme illégitime ; et en lui fournissant, en outre, des motifs de consolation, dans la contemplation de ces assurances futures qui donnent à un esprit religieux le courage nécessaire pour assister un ami mourant, et pour recevoir ses derniers adieux avec la même fermeté que s'il était sur le point d'entreprendre un long voyage, et presque avec la même assurance de le revoir un jour.

Le lecteur intelligent saura, avec la même fa-

ceilé, se rendre compte de la conduite de M^{me} Blifil à l'occasion de la mort de son mari, laquelle, pendant tout le temps que la douleur doit, selon l'usage, se manifester par des signes extérieurs, se conduisit avec la plus grande réserve, observant avec la plus scrupuleuse attention toutes les lois de l'usage et de l'étiquette, et conformant l'expression de sa phisyonomie aux diverses nuances de ses habits de deuil : car, de même qu'elle se revêtit successivement de crêpe, de noir, de gris et de blanc, sa phisyonomie qui avait d'abord un air désolé, prit une expression chagrine, ensuite triste, après sérieuse, jusqu'au jour où elle put déceemment reprendre son calme habituel.

Notre dessein, en citant ces deux exemples, est de faire connaître aux lecteurs les moins instruits la tâche qu'ils peuvent s'imposer : car, on est en droit d'attendre des preuves d'un plus grand jugement et d'une plus vive pénétration de la part de ceux qui sont plus versés dans l'art de la critique. Je ne doute pas qu'ils ne soient à même de faire des découvertes fort importantes sur les événemens qui ont eu lieu dans la famille de M. Allworthy, pendant tout le temps que nous avons jugé à propos de passer sous silence : car, quoique pendant cette période il ne s'y soit rien passé d'assez remarquable pour trouver place dans notre histoire, nous aurions pu raconter divers incidens qui auraient, pour le moins, présenté autant d'intérêt que ceux dont abondent les écrits périodiques du siècle, et qui sont lus par le plus grand nombre avec beaucoup d'empressement, quoique avec

fort peu de profit. C'est dans de pareilles recherches que nos lecteurs auront l'occasion d'employer avantageusement les facultés de l'esprit , puisque c'est un talent plus utile de savoir prédire , en toute circonstance , les actions des hommes d'après leurs caractères , que de juger de leurs caractères d'après leurs actions. Nous ne nous dissimulons pas que la première de ces deux facultés exige la plus grande pénétration ; mais elle peut être acquise avec autant de certitude que la dernière par un esprit sain et un jugement solide.

Comme nous sommes fermement convaincu que la plupart de nos lecteurs possèdent , au plus haut degré , cette qualité , nous leur avons laissé un espace de douze années pour qu'ils puissent l'exercer à leur gré ; et nous allons leur présenter le héros de notre histoire , parvenu à l'âge de quatorze ans , ne doutant pas qu'il ne soit impatiemment attendu par le plus grand nombre.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Contenant cinq pages de papier.

La vérité étant le caractère distinctif de notre histoire , on ne doit pas la confondre avec ces fribolos romans , fruit d'une imagination déréglée , dans lesquels on ne voit que monstres et que fantômes , et dont un fameux critique recommande l'usage aux épiciers. Nous ne voudrions pas non plus qu'on pût la comparer à certaines histoires

dont parle un poète célèbre , et qui paraissent destinées à faire la fortune des brasseurs puisqu'il faut , pour les lire , faire usage de la liqueur qu'ils préparent : car comme , d'après l'opinion du même poète , cette liqueur est la muse des historiens modernes , elle doit être aussi la boisson de leurs lecteurs , puisqu'un livre doit être lu dans la même disposition d'esprit qu'était l'auteur lorsqu'il l'a composé. Voilà pourquoi un auteur lyrique des plus distingués disait à un savant archevêque , que ce qui l'empêchait de sentir toutes les beautés de ses pièces , c'était parce que son excellence n'en faisait pas la lecture avec un violon dans les mains , instrument que l'auteur avait constamment eu dans les siennes lorsqu'il les avait composées.

Afin que notre ouvrage ne courût pas le risque d'être assimilé aux travaux de ces historiens , nous avons pris soin de l'orner de comparaisons , de descriptions et de plusieurs embellissemens poétiques. Ces figures sont destinées à tenir lieu de rafraîchissemens , et à soutenir l'attention de celui qui lit et de celui qui compose , toutes les fois que l'un ou l'autre sont sur le point de sommeiller , comme il arrive assez souvent dans le cours des ouvrages de longue haleine. Sans le secours de ces ornemens les histoires les mieux écrites finiraient par fatiguer le lecteur , à moins qu'il ne fût doué d'une force et d'une activité surnaturelles.

C'est au lecteur à déterminer si nous avons été heureux dans l'emploi que nous avons fait de ces ornemens , et il conviendra , sans doute , que nous

ne pouvions choisir un moment plus opportun, que celui où nous sommes sur le point d'introduire sur la scène un des principaux personnages, rien moins, en effet, que l'héroïne de ce poème héroïque, historique et prosaïque. En conséquence, nous avons jugé que nous devions, ici, faire usage de tous les embellissemens et de toutes les ressources que la nature pouvait nous fournir, pour préparer l'esprit des lecteurs à la recevoir convenablement; nous conformant, dans cette circonstance, aux exemples qui nous ont été donnés par nos prédecesseurs. C'est la méthode suivie par tous les poètes tragiques, qui manquent rarement de préparer leur auditoire pour la réception de leurs principaux personnages.

C'est ainsi que le héros d'une tragédie est toujours introduit sur la scène, au son des tambours et des trompettes, pour communiquer une ardeur guerrière aux spectateurs, et pour les préparer à la pompe de la déclamation. De même, lorsque deux amans entrent en scène, une douce musique se fait entendre, soit pour inspirer aux spectateurs les sentiments dont ils sont animés, soit pour les disposer à cette douce extase, dans laquelle ils seront probablement plongés par les scènes touchantes qui doivent suivre.

Non seulement les poètes, mais encore les machinistes, leurs maîtres, paraissent être dans ce secret; car, outre les fanfares qui annoncent l'approche du héros, il est ordinairement précédé, sur la scène, par une troupe plus ou moins nombreuse de garçons de théâtre convenablement cos-

tumés ; et l'on pourra juger de l'importance qu'on attache à cette suite , par l'anecdote suivante.

Le roi Pyrrhus était à dîner dans un cabaret situé aux environs du théâtre , lorsqu'il fut appelé pour paraître sur la scène. Cet acteur ne voulant pas se déranger de son repas , et ne se souciant pas non plus d'indisposer contre lui le régisseur , son collègue , en faisant attendre l'assemblée , avait engagé ceux qui devaient composer sa suite à se tenir éloignés ; et pendant qu'on était à leur recherche , le monarque eut le temps de terminer tranquillement son dîner , et les spectateurs , malgré leur impatience , furent obligés de se contenter de la musique qu'on leur joua , en attendant qu'on pût continuer la pièce.

Pour exprimer clairement ma pensée , je crois que les hommes d'état , qui ont en général beaucoup de tact et beaucoup d'adresse , ont reconnu tous les avantages et toute l'utilité d'une pareille méthode. Je suis convaincu que les magistrats doivent une grande partie du respect qu'on leur rend , à la pompe et à l'éclat dont ils sont entourés dans les cérémonies publiques. De plus , je dois avouer que moi-même , qui ne suis pas facile à me laisser influencer , j'ai payé mon tribut d'admiration à ces pompes et à ces apparences extérieures. Lorsque j'ai vu un homme marchant gravement dans une procession , à la suite de plusieurs autres , dont la seule tâche était d'aller devant lui , j'ai conçu un plus haut sentiment de sa dignité , que celui que j'ai éprouvé en le voyant dans une situation ordinaire. Mais voici un exemple qui vient

encore mieux à l'appui de mon opinion. Je veux parler de l'usage établi à l'occasion du sacre d'un roi, qui consiste, avant que les grands personnages commencent leur procession, à faire précéder leur marche par une femme portant une corbeille de fleurs, pour les répandre sur l'amphithéâtre qu'on a élevé pour cette cérémonie. Les anciens n'auraient pas manqué, dans une pareille circonstance, de faire une invocation à la déesse Flore, et leurs prêtres ainsi que leurs hommes d'état auraient facilement persuadé le peuple de la présence réelle de cette divinité. Mais comme nous ne prétendons pas en imposer à nos lecteurs, tous ceux qui ne croient pas à la mythologie, sont libres de métamorphoser cette déesse en une simple mortelle chargée d'une corbeille de fleurs. Enfin, notre intention est d'introduire sur la scène l'héroïne de notre histoire, avec toute la solennité, toute l'éloquence et toute la pompe dont nous sommes susceptibles, afin de faire naître, dans l'esprit des lecteurs les sentiments de respect et d'admiration dont nous sommes nous-même pénétré. Et ici, nous serions presque tenté de conseiller à ceux de nos lecteurs du genre masculin, que la nature a doué d'un cœur, de ne pas en lire davantage, si nous n'étions bien persuadé, que quelque aimable qu'apparaisse le portrait de notre héroïne, comme il est réellement copié d'après nature, ils trouveront, parmi nos charmantes compatriotes, plusieurs modèles dignes de lui être comparés.

Nous allons maintenant, sans aucun autre préambule, passer au chapitre suivant,

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Dissertation sur le style sérieux.

Il ne serait pas surprenant que les passages de cet ouvrage , qui ont donné le plus de peine à l'auteur pour leur composition , soient précisément ceux qu'on lise avec le moins de plaisir : On peut compter dans ce nombre les essais qui servent d'introduction aux divers livres de cette histoire , et que nous regardons comme essentiellement nécessaires au genre que nous avons adopté.

Nous ne nous croyons pas strictement obligé d'assigner aucune raison pour le plan que nous nous sommes tracé ; il suffirait de dire que c'est une règle que nous avons établie , et à laquelle on doit se conformer dans la composition d'un poème épique , comique et prosaïque. En effet s'est-on jamais avisé de demander pourquoi on exigeait l'unité de temps et de lieu dans une composition dramatique ? a-t-on jamais demandé à un critique pourquoi une pièce de théâtre ne pouvait pas tout aussi bien contenir l'espace de deux jours que celui d'un jour ? ou , pourquoi on ne pouvait pas transporter les spectateurs à une distance de cinquante milles tout comme à une de cinq , pourvu outefois qu'on les fit voyager comme des électeurs , c'est-à-dire sans frais ? Aucun commentateur a-t-il jamais rendu compte de la raison qui avait porté un ancien critique à décider qu'une pièce dramatique ne pût contenir ni plus ni moins de cinq actes ? Enfin a-t-on jamais essayé d'expli-

quer ce que les juges modernes de nos théâtres entendent par le mot trivial , ce qui en a fait bannir tout l'esprit et tout le sel , et a rendu le théâtre aussi triste que l'antichambre d'un ministre ? Il semble que , dans toutes ces circonstances , on a généralement adopté la maxime de notre loi qui dit , qu'on doit croire chacun instruit dans son art : car il paraît , peut-être , difficile de supposer quelqu'un assez impudent pour établir les règles fondamentales d'un art ou d'une science sans en avoir la moindre connaissance. En pareil cas , nous sommes portés à croire qu'ils ont eu de bonnes raisons pour ce qu'ils ont fait , quoique nous ne soyons malheureusement pas à même de les apprécier.

Le fait est qu'on a rendu trop d'honneur aux critiques , et qu'on les a crus doués de beaucoup plus de savoir qu'ils n'en possèdent réellement : ce qui les a tellement enhardis , qu'ils se sont emparés du pouvoir dictatorial , et qu'au lieu de recevoir les lois des auteurs , ils ont la prétention de leur en imposer eux-mêmes.

Le critique n'est , à proprement parler , que le clerc chargé de transcrire les règles et les lois établies par ces grands juges que l'étendue de leur génie , dans les diverses sciences qu'ils professent , a élevés au rang des législateurs. Les anciens critiques n'avaient pas d'autres prétentions , et ils n'avançaient jamais une sentence , sans qu'elle fût étayée de l'autorité du juge , dont ils l'avaient empruntée.

Mais par la suite , dans les siècles d'ignorance ,

le clerc commença à envahir le pouvoir , et à s'emparer de la dignité de son maître ; il dicta , à son gré , aux écrivains , les règles qu'ils devaient suivre , et s'appropria ainsi le titre de législateur ; ce qui a causé un tort irréparable à la littérature , parce que ces critiques , étant des hommes d'un esprit médiocre , n'ont pas su distinguer ce qui n'était qu'accidentel dans un auteur , et ont agi précisément comme un juge , qui ne ferait aucune attention à l'esprit de la loi , pour ne s'attacher qu'à la lettre . Ils ont pris les particularités qu'ils ont rencontrées dans les auteurs comme les règles fondamentales du genre , et les ont transmises comme telles à leurs successeurs . Le temps et l'ignorance , les deux fauteurs de l'imposture ont donné de l'autorité à ces empiètemens ; des règles qui n'ont pour base ni la nature , ni le bon goût , ont été imposées aux écrivains , lesquelles , loin de donner de l'essor à leur génie , n'ont servi qu'à le restreindre et à le comprimer , tout comme il arriverait , si l'on s'avisa d'imposer pour règle essentielle aux maîtres de ballet , de faire danser leurs élèves au milieu des chaînes .

Néanmoins , pour ne pas courir le risque qu'on puisse nous imputer la prétention de vouloir établir une règle , pour la postérité , fondée sur l'autorité d'un seul , nous allons mettre devant les yeux du lecteur les motifs qui nous ont déterminé à placer ces divers essais préliminaires en tête de tous les livres de notre histoire ; ce qui va nous conduire à découvrir une nouvelle branche de connaissance , laquelle peut déjà avoir été observée , mais qui n'a pas

été encore exploitée , que nous sachions , par aucun auteur ancien ni moderne. Nous voulons parler des contrastes , qui règnent dans toutes les œuvres de la création , et qui contribuent , pour beaucoup , à faire ressortir toutes les beautés , soit naturelles , soit artificielles : car rien ne peut mieux faire sentir la beauté ou l'excellence d'une chose que son état contraire. C'est ainsi que les ténèbres de la nuit et les rigueurs de l'hiver nous font mieux apprécier la beauté du jour et les douceurs de l'été ; et je mets en sait que nous n'aurions qu'une idée très imparfaite de leur excellente , si les horreurs de l'une et de l'autre nous étaient inconnues.

Mais , pour ne pas nous éléver à de trop hautes considérations ; nous demanderons à nos lecteurs , si une femme douée de toutes les perfections et de tous les charmes imaginables , ne perdrait pas une grande partie de son lustre et de son éclat aux yeux de celui qui n'aurait jamais vu que des femmes d'une beauté achevée. Les dames même sont tellement convaincues de cette vérité , que dans toutes les circonstances de la vie , elles tâchent de réhausser leurs beautés par tous les moyens de ce genre qui sont en leur pouvoir ; elles s'étudient même quelquefois à paraître dans un négligé aussi simple que possible dans leur toilette du matin , afin de mieux faire ressortir cette beauté que leur intention est de montrer dans tout son éclat à la réunion du soir. La plupart des artistes connaissent le secret de cette pratique , quoique fort peu en aient étudié la théorie. Le joaillier sait fort bien que le plus beau diamant a besoin d'une scuille de

clinquant pour relever son lustre ; et le peintre n'excelle dans son art que par l'emploi des contrastes adroitemment ménagés.

Un homme d'un génie supérieur a su tirer un parti très avantageux de cette ressource : je veux parler de l'inventeur de cet admirable divertissement connu sous le nom de pantomime anglaise.

Ce divertissement était divisé en deux parties, l'une sérieuse et l'autre comique : dans la première partie, qui représentait en effet le spectacle le plus ennuyeux qu'on puisse voir, on voyait paraître un certain nombre de dieux et de héros du paganisme ; lesquels n'étaient introduits sur la scène, que pour mieux faire ressortir, par leur contraste, la seconde partie de la pièce, dans laquelle Arlequin divertissait le public par son adresse et par son agilité.

Nous convenons que ce n'était pas en agir fort civilement envers ces messieurs, mais pourtant l'invention était assez ingénieuse, et elle était couronnée de succès ; ce qui est facile à démontrer, en substituant aux adjectifs sérieux et comique, le comparatif et le superlatif de l'adjectif ennuyeux : car la partie comique réellement plus ennuyeuse qu'aucun spectacle quelconque, le paraissait d'autant moins qu'elle était précédée d'une autre qui possédait cette qualité au suprême degré : en effet, les dieux et les héros présentaient un spectacle si insipide aux yeux du public, qu'il accueillait toujours fort bien Arlequin lorsqu'il entrait en scène, parce qu'il le délivrait d'une compagnie plus ennuyeuse que la sienne.

Les habiles écrivains ont su faire usage de l'art des contrastes avec le plus grand succès. Et quoique Horace semble en faire un reproche à Homère, il se contredit pourtant dans la même phrase, lorsqu'il dit : qu'il voit avec peine le bon Homère s'endormir, et qu'il ajoute ensuite, qu'il est impossible de ne pas sommeiller dans le cours d'un ouvrage de longue haleine. D'où nous ne devons pas conclure, comme quelques uns peut-être l'ont fait, que l'auteur s'endort réellement au milieu de sa composition ; car, quoique les lecteurs ne soient que trop sujets à se laisser surprendre par le sommeil, l'auteur lui-même est trop occupé pour en avoir la moindre envie, quelle que soit la longueur de l'ouvrage qu'il compose. Il faut, comme l'observe Pope, que l'auteur soit bien éveillé pour faire dormir ses lecteurs.

Pour dire sincèrement ce qui en est, ces passages soporifiques sont autant de scènes sérieuses, artistement répandues dans le cours d'un ouvrage, pour mieux faire ressortir les beautés des autres passages ; c'est dans ce sens qu'on doit entendre ce que disait un ancien auteur badin, que toutes les fois que son style devenait grave, on pouvait être assuré qu'il avait quelque but à remplir.

C'est sous ce point de vue qu'on doit considérer nos essais préliminaires ; et si l'on pense, que sans leur secours, notre histoire est assez abondamment pourvue de passages sérieux, on peut, sans aucun inconvénient, commencer la lecture des livres suivans par le second chapitre.

